This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

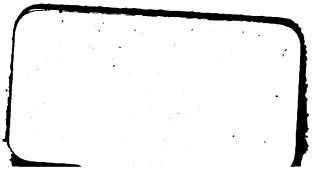
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 879

OXFORD
1992



CONTES

DE

MADAME

DE VILLENEUVE.

CINQUIEME PARTIE.

A LA HAYE.

Et se trouve à PARIS,

Chez MERIGOT, Pere, Quai des Augustins, [illegible] la rue [illegible]t-le-cœur.

M. DCC. LXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES
DE MADAME
DE VILLENEUVE.

Suite des Nayades, Contes, & ſuite de la quatriéme Journée.

CINQUIEME PARTIE.

BON & Rebon prenoit mal ſon tems pour mettre la prudence de Parfait à l'épreuve. Cet Amant ſe trouvoit ſi enchanté de ſon bonheur, qu'il lui étoit impoſſible de penſer à rien autre choſe qu'à témoigner à ſa chere Princeſſe la joye dont il étoit pénétré ; & enhardi par l'approbation du Roi, il baiſoit les mains de ſa maîtreſſe avec un tranſport qui

lui ôtoit tout autre ſoin que celui de ſa tendreſſe. Charmante Liſimene (lui diſoit ce Prince) m'eſt-il permis de me flatter que vous confirmerez par un aveu volontaire les bontés du Roi votre pere, & que vous ſouffrirez ſans peine qu'il diſpoſe de votre main en ma faveur. Quelque bonheur dont un préſent ſi précieux me doive combler (pourſuivoit-il, je vous avoue qu'il ne pourroit faire ſeul ma félicité, & au contraire qu'il ne ſerviroit qu'à me déſeſperer ſi vous refuſiez d'en confirmer le don par celui de votre cœur ; parlez librement, belle Princeſſe, & ne vous contraignez point (dit-il) mes ſoins pour vous faire remonter au trône ſont indépendans de mon amour. Je ſçai mon devoir, & quand je ſerois aſſez malheureux pour ne pas vous plaire

cette infortune ne me pourroit dégager des soins d'un sujet. Je ne m'en croirois pas moins obligé à travailler pour vous faire rendre un bien qui vous appartient si légitimement.

Seigneur (reprit Lisimene en souriant d'un air gracieux, mais cependant un peu embaraſſé) pourquoi voulez-vous me forcer à [illegible] mes sentimens à votre égard? je pourrois avoir en quelque facon sujet de me plaindre de cette violence. Ce que j'ai fait jusqu'ici vous a-t-il prouvé que j'eusse de la haine ou du mépris pour vous. Ah! Prince, sans vouloir exiger que j'employe des termes qui me sont si nouveaux, ne devriez-vous pas vous dire à vous-même, que quand vous m'avez entretenuë de votre amour, & que j'en ai informé le Roy, je vous ai avoué que vous

ne m'étiez pas indifferent, que j'ai même ajoûté qu'en se dépoüillant de la qualité de pere, il avoit bien voulu n'agir avec moi qu'en celle d'ami & de confident. Ainsi vous devez être convaincu que dans ce qu'il vous a dit, il a autant cherché à favoriser mon inclination qu'à contenter la vôtre & la sienne. Sont-ce les sacrifices que vous vous disposiez à me faire (poursuivit-elle tendrement) qui doivent vous faire appréhender que j'aye changé de sentiment? Non, mon cher Parfait, vous ne devez pas avoir cette inquiétude, & le Roy en me permettant de vous aimer, m'a donné un nouveau témoignage de sa bonté.

Une réponse si obligeante donna tant de satisfaction au Prince, qu'il n'en pouvoit exprimer qu'une légere partie; ses

yeux en disoient plus que sa bouche, & la Bergere y répondoit avec tout l'empressement que la modestie lui pouvoit permettre.

Le Roy connoissant que Parfait n'étoit pas assez à lui-même pour concerter les mesures nécessaires à leur sureté, & trouvant qu'elles ne pressoient pas en ce moment, remit à les prendre au lendemain, où la prudence étant plus en état d'agir elles seroient plus justes & plus sûres. Ainsi, il crut devoir laisser joüir ces amans de la douceur que deux jeunes cœurs goûtent dans la liberté d'un premier entretien ; & s'éloignant de quelques pas sous prétexte d'une lecture qui lui faisoit grand plaisir. Il les laissa seuls.

Après avoir lû un tems assez considerable pour donner à sa fille & à Parfait celui de se dire bien des choses, Bon & Rebon

ſe raprocha d'eux, pour leur faire remarquer qu'il étoit à propos de prendre un leger repas. Il auroit été effectivement trés-leger ; car Richarde, accoutumée à n'en point donner d'autres à ſa Bergere, ne la mettoit pas en état d'inviter deux perſonnes à manger des proviſions ſi foibles, qu'elles étoient à peine ſuffiſantes pour elle ſeule. Cependant la joye qui accompagnoit les convives, leur auroit fait trouver excellens les mets inſipides dont ce feſtin étoit compoſé, & ils étoient déja étendus ſur l'herbe lorſqu'un mouvement qui ſe fit dans la fontaine leur ayant fait tourner les yeux de ce côté, ils en virent ſortir la grande Nayade ſuivie de beaucoup d'autres, qui dreſſant à l'inſtant leur table de criſtal, ſervirent avec autant de diligence que de propreté un repas qui

n'avoit rien de reſſemblant à ceux dont le pere & la fille étoient régalés dans leur ruſtique cabane. Quoique le Roy ſçût par le récit de la Princeſſe, que cette fontaine étoit habitée, il ne laiſſa pas d'être frappé d'étonnement & de reſpect, tandis que le Prince qui n'étoit point au fait crut pendant quelque moment qu'il y avoit de l'enchantement. Mais la Divinité Aquatique le tira bientôt de cette erreur : Grand Roy, & vous généreux Parfait (leur dit-elle) comment pourrois-je aſſez vous exprimer la ſatisfaction que nous avons de vous voir raſſemblés ſur nos bords ; & le plaiſir que je reſſens en mon particulier de pouvoir vous dire que cet heureux évenement doit être pour vous d'un augure favorable qui vous annonce ſans doute la fin prochaine de vos

malheurs avec le commencement de toutes vos prosperités.

Le Roy & le Prince témoignerent à Cristaline par une profonde reverence le respect qu'elle leur inspiroit ; la Nayade continuant adressa la parole à Lisimene :

Vous vous êtes déffée de nous, Princesse (lui dit-elle) mais je pardonne cette défiance au motif qui l'a causée, vous ne pouviez vous resoudre à nous découvrir un penchant auquel vous craigniez de vous livrer ; cette discrétion, ou plutôt cette timidité, vous a coûté des peines que nous vous aurions épargnées en vous instruisant du nom & du sort de votre Inconnu. Mais ce mal est passé, & vous n'en avez que mieux goûté le plaisir de la reconnoissance ; il ne s'agit donc plus à présent, pour assurer votre bonheur, que

d'être attentive au moment qui doit rendre votre marâtre maîtresse de la bougie fatale, & de ne pas manquer à vous en saisir.

Lorsqu'elle sera entre mes mains, vous pouvez être assurée, quelques obstacles qui puissent survenir, que vous les surmonterez tous.

Avant que de leur parler ainsi Cristaline les avoit invités à manger, & elle les servoit pendant cet entretien. Mais voyant que leur repas étoit fini, elle les fit désservir, & leur dit adieu en leur conseillant de se retirer sans tarder, pour ne point causer de défiance à leurs ennemis. Après leur avoir donné cet avis, elle s'enfonça sous les eaux avec sa suite, les laissant tous trois extrémement satisfaits de cette visite, ainsi que d'avoir l'approbation d'une Déité si bienfaisante, & d'être sûrs de son amitié.

Quoiqu'ils ne ſe ſéparaſſent pas ſans peine, ils ne balancerent pas à ſuivre les conſeils de l'obligeante Nayade, & le Roy ſuivi de ſa fille regagna leur deſagréable gîte, tandis que Parfait alla rejoindre ſon écuyer qui l'attendoit à une diſtance aſſez éloignée pour rien voir de ce qui ſe paſſoit ; ce Prince changea d'habit & remonta à cheval, pendant que Liſimene, encore Bergere Liron, ramenoit ſes moutons à la maiſon, & que ſon pere prenant une route differente, y revenoit par un autre chemin.

Les heureux évenemens de cette journée avoient donné à cette aimable Princeſſe une joye qui brilloit malgré elle dans ſes yeux. Cet excès de contentement n'échapa point aux regards des deux mégeres qu'elle étoit forcée de venir joindre. Pigrié-

che qui commençoit à quitter le lit, s'en apperçut la premiere, & le fit remarquer à sa mere.

Qu'a donc Liron à être si joyeuse, lui dit-elle tout haut, apparemment qu'elle a encore quelque nouvelle méchanceté à me faire? Liron lui répondit doucement, qu'il y avoit de l'injustice à l'accuser des maux qu'elle avoit soufferts, qu'elle devoit se souvenir que ce n'étoit point elle qui l'eût invitée à s'y exposer; puisqu'au contraire après avoir éprouvé ces mêmes hazards la premiere, elle lui avoit donné tous les avis qu'elle avoit crû propres à la tirer des dangers qu'elle alloit courir, & dont ses conseils l'auroient garantie si elle avoit voulu l'en croire.

Tout ce que Liron lui disoit étoit vrai; elle n'en pouvoit pas disconvenir; mais la honte d'être

obligée d'avoüer qu'elle avoit raiſon, fut ſuffiſante pour exciter ſa mauvaiſe humeur ; elle cria, gronda, & lui dit toutes les duretés qui lui fut poſſible d'imaginer, ſans avoir pour cela le plaiſir de cauſer aucune émotion à la Bergere, de qui le cœur & l'eſprit étoient ſi agréablement occupés de ſon Amant, qu'elle ne fit pas la moindre attention à ces criailleries ; & l'heure de ſe coucher étant venuë, elle alla tranquilement ſe mettre ſur ſon mauvais lit, laiſſant Pigriéche au deſeſpoir de la voir inſenſible à tant de duretés, ce qui augmentant ſon emportement le fit durer preſque toute la nuit.

Elle ceſſa enfin de gronder, mais ce ſilence ne fut pas l'ouvrage du ſommeil, au contraire, elle n'avoit jamais été ſi éveillée ;

car ſans en ſçavoir la raiſon ; la joye de Liron ne lui donnoit pas de repos ; elle en vouloit pénétrer la cauſe, à quelque prix que ce fût. C'eſt pourquoi s'étant levée avant le jour, elle ſortit ſans bruit de la maiſon, & fut ſe cacher à une petite diſtance de la Fontaine, ſous une touffe de buiſſons qui la déroboient à la vûë de tout le monde.

A peine s'étoit elle placée dans ſon embuſcade, qu'elle vit paroître le beau Parfait en habit de Berger ; elle le reconnut à l'inſtant pour le même Chaſſeur à qui elle avoit voulu vendre des poires, & que malgré la déſagréable ſcene qu'il lui avoit attirée, elle n'avoit pû s'empêcher de trouver charmant. Elle ſe ſouvenoit auſſi avec plaiſir, qu'il n'avoit pas contribué à ſa déſagreable avanture ; quoique ſon indigne

caractere la portât à ſe plaindre de tout le monde, & à haïr tout l'univers, l'amour eut le pouvoir de faire excepter ce Prince de la régle generale ; il lui parut encore plus aimable que la premiere fois, & elle prit pour lui en ce moment une tendreſſe qui n'étoit pas faite pour un cœur auſſi mauſſade. Mais l'ardeur que Parfait lui inſpiroit, & la jalouſie qu'elle avoit contre Liron, la rendant clairvoyante, ne lui permit pas de douter que ce ne fût elle qu'il venoit chercher dans cette ſolitude, & que la joye qu'elle avoit vû briller la veille ſur ſon viſage, ne provenoit que de ce qu'ils avoient paſſé la journée enſemble.

Elle étoit occupée de ſes conjectures quand, pour les confirmer

mer la Bergere parut avec ſes moutons.

Auſſi-tôt que Parfait l'apperçut il courut au-devant d'elle, & Pigriéche eut la mortification de le voir à ſes pieds, où il la combloit de careſſes, que la permiſſion que ſon pere lui en avoit donnée, faiſoit recevoir agréablement.

Pigriéche auroit bien voulu entendre leurs diſcours; mais elle étoit trop éloignée d'eux; connoiſſant ſimplement à leurs mouvemens qu'ils ne s'entrenoient pas de choſes indifferentes, ſans qu'elle pût en pénétrer davantage.

Voyant qu'elle prenoit une peine inutile à écouter, ne pouvant ſeulement pas entendre le ſon de leur voix, elle n'eut plus d'autre impatience que d'inſtruire ſa mere de tout ce qu'elle avoit

vû, & de la conſulter pour ſavoir de quelle maniere elle devoit s'y prendre, afin de traverſer ces Amans. Ainſi obſervant le moment qu'en ſe promenant ils lui tournoient le dos, elle ſe retira aſſez adroitement pour n'en pas être apperçuë; la colere & la jalouſie dont elle étoit poſſedée l'obſedant ſi fort qu'elle pouvoit à peine parler en abordant ſa mere.

Qu'as-tu, ma chere Pigriéche (lui dit-elle en la voyant ſi émuë) cette miſerable Liron t'a-t-elle encore donné quelque ſujet de courroux? Ah, ah! (dit Pigriéche preſque hors d'elle-même) elle eſt plus adroite que nous, & je ne m'étonne plus ſi elle alloit garder ſes moutons avec tant de ſoumiſſion & de docilité; elle avoit ſes raiſons la bonne piéce, on l'aidoit à conduire ſon troupeau; un

Beau Berger lui venoit tenir compagnie, afin qu'elle ne s'ennuyât pas seule ; je viens de les voir ensemble sans qu'ils m'ayent vûë, (ajoûta-t-elle) & je puis vous assurer qu'ils sont bien apprivoisés l'un avec l'autre.

Ah, l'effrontée ! (s'écria Richarde) je voudrois bien savoir ce que son imbécile de pere pourra dire en apprenant ces belles nouvelles..... Mais qui est-il ? (continua-t-elle) l'as-tu connu ? je jure par mon chef, que si c'est un de mes Esclaves, je lui ferai payer chérement à coups d'étrivieres le plaisir qu'il prend à perdre son tems & à me dérober son travail pour aller se divertir avec cette petite malheureuse.

Bon, bon (dit Pigriéche) il vous craint bien, sachez que loin d'être votre Esclave, c'est le Chasseur, son marchand de poires &,

le Capitaine de ces Brigands qui penserent m'assassiner de dépit de ce que j'avois pris la place de cette méchante Liron.

Oh ! j'attens Bon & Rebon, pour lui chanter sa gamme (s'écria Richarde) nous verrons ce qu'il pourra dire pour justifier une telle conduite. Comment, ce qu'il pourra dire (reprit la furieuse Pigriéche) en doutez-vous ? & ne trouvez-il pas toujours qu'elle a raison ? Mais quoi (poursuivit-elle, en versant des larmes de rage) est-il donc possible que je ne trouverai jamais que des gens sans goût, & que je passerai toute ma vie tristement dans cette effroyable solitude, tandis que cette petite insolente plaira à tous ceux qui la verront, & qu'on lui donnera sans cesse une injuste préférence sur moi. Car je ne le vois que trop (ajoûta-t-elle) si nos

Pâstres ou nos Esclaves osoient me manquer de respect sans craindre la bastonnade, je suis certaine qu'elle en seroit servie avant moi ; il faut avoüer que je suis bien malheureuse. A cette réfléxion ses larmes redoublerent ; & pour la consoler sa mere lui dit qu'il ne devoit pas lui paroître étrange si des gens aussi grossiers que leurs Pastres trouvoient Liron plus agréable qu'elle, parce que d'ordinaire chacun aime son semblable. Mais à l'égard du beau Berger (continua Richarde) il ne t'a vû qu'un moment, & peut-être que s'il te voyoit encore une fois, tu triompherois de cette petite laidron, car tu ès sûrement beaucoup plus jolie. Je le crois comme vous (dit Pigriéche en se radouciſſant) : & je suis persuadée que le Berger ne s'amuse à elle que par pur désœuvrement,

& que faute de mieux, ou entraîné par les avances qu'elle eſt aſſez bête pour lui faire.

Eh bien, ſi tu m'en veux croire (reprit ſa mere) tu iras demain conduire le troupeau, & tu feras connoiſſance avec le Berger. Pigriéche en mouroit d'envie; mais les événemens paſſés lui donoient de l'appréhenſion: Je ſuis ſi malheureuſe (diſoit-elle) que je crains qu'il ne m'arrive encore quelque cataſtrophe. Eh que peux-tu craindre (repliqua Richarde) quel danger y a-t-il à conduire des moutons; il ne s'agit pas d'aller chez des Meuniers ſorciers, ou chercher des Diables dans l'eau; c'eſt un homme ſeul, qui ne ſera pas aſſez brutal pour te battre, & s'il ne te reçoit pas comme il le devroit, tu en ſeras quitte pour le laiſſer là, & pour t'en revenir.

Allons (dit Pigriéche) encou-

ragée par les discours de sa mere, je le veux bien, & je ferai cette démarche ; puisque vous me le conseillez. Mais je n'ai que faire du vain prétexte de garder des moutons, ne suis-je pas la maîtresse de me promener chez moi sans en demander permission à personne, ni en rendre compte à qui que ce soit ; je prétens lui faire connoître la différence qu'il y a entre moi & ma Bergere ; d'ailleurs je ne pourrois jamais trouver une occasion plus propre à me faire honneur & à me parer des belles pierreries que j'ai apportées de ce maudit moulin de malheur.

Richarde applaudit à ce dessein, elle en avoit plusieurs bonnes raisons ; car, outre qu'elle savoit qu'il ne faisoit pas sûr de contredire la douce Pigriéche, c'est qu'elle comptoit aussi bien que sa

fille que cette parure l'embéliroit si fort que le Berger ne pourroit réſiſter à des attraits ſi victorieux, étant ſoutenus par l'éclat brillant de ſes bijoux. Elle eſpera encore entirer un autre profit, & réſolut de faire tomber du côté du mauvais œil de Pigriéche autant de pierreries qu'elle pourroit s'en approprier à l'inſçu de ſa fille; de plus, elle ne faiſoit point de doute, que quand le Berger la verroit ſi magnifiquement vêtuë, il ne la prît pour une Princeſſe, ou au moins pour une Financiere, qu'il ne ſe trouvât fort honoré d'en être aimé, & d'épouſer une perſonne ſi belle & ſi riche. Ainſi elles conclurent qu'il ne falloit pas ſouffrir davantage que Liron fût conduire le troupeau vers la Fontaine, parce qu'il ſeroit plus commodément dans un Parc proche de la Maiſon; & que ne lui

laiſſant

laiſſant plus ce prétexte pour ſortir, elle lui défendroient de s'écarter de leur demeure, lui ôtant de la ſorte tous les moyens de voir ſon Berger, qui ne la trouvant plus, & ne voyant que la belle Pigriéche, oublieroit bien-tôt ſes premieres amours pour ſe donner tout entier aux nouvelles.

Les choſes étant ainſi reglées entre Richarde & ſa fille. L'impatience que Pigriéche avoit de ſe voir parée ne lui permettant pas d'attendre le jour, elle voulut travailler à ſon ajuſtement avant que la nuit fût à demi paſſée. Elle avoit négligé la veille de ſe faire décoëffer par Liron, qui s'y étoit preſentée à ſon ordinaire. Mais inutilement, par ce que Pigriéche vouloit aller s'embuſquer dans ſon buiſſon, & par conſéquent les roſeaux n'avoient pas manqué de renaître à l'heure marquée.

Elle auroit pû faire lever Liron pour les venir abbattre ; mais ne voulant pas lui donner aucune connoiſſance de ſon deſſein, elle aima mieux les garder. Comme ces fleurs & ces roſeaux étoient devenus une partie d'elle-même, l'excès de ſon amour-propre fit qu'elle s'y accoutuma, & qu'elle pouſſa la folie juſqu'à s'imaginer que cette ſingularité avoit quelque choſe de très-galant qui lui ſiéroit à merveille ; de ſorte que loin d'éveiller Liron pour s'en débarraſſer, elle ſe répentit de n'avoir pas fait plutôt attention au graces que lui donnoit cette verdure, ſe promettant bien de ne s'en plus dégarnir.

Elle ſortit donc de ſon lit, & s'étant regardée à ſon miroir, il la confirma dans l'idée des charmes que lui prêtoit cette étrange coëffure.

Elle prit la robe que le Meunier avoit donnée à Liron, y joignit une chamarure de pierreries qui en relevoient la beauté, & y assortissoient en perfection, jettant un éclat sans pareil. Comme elle en avoit une quantité prodigieuse, elle en mit sans ménagement de tous côtés, ne consultant sur cela que sa fantaisie.

Lorsqu'elle en eût tant attaché qu'il ne restoit plus de place, elle pensa à se coëffure. Mais comme elle ne pouvoit pas se coëffer toute seule, elle engagea sa mere à se lever aussi, & malgré la défiance qu'elle lui avoit donnée de sa probité, Pigriéche fut forcée de se servir d'elle pour lui aider.

Richarde lui rendit cet office avec joie, comptant que c'étoit le plus sûr moyen de s'approprier quelque bijou. En formant des cordons avec toutes les pierreries dont elle

enlaçoit les queuës les unes dans les autres, elles s'en ſervit pour noüer les roſeaux par toupets. Ce qui ne reſſembloit pas mal à un tas de cornes brillantes, qui ſe mêlant à pluſieurs autres diamans, faiſoient étinceler les cheveux roux de la belle. Ce dernier trait mettoit le comble à ſes appas. Quand elle en eut autant qu'elle en pouvoit porter, ſur ſa tête & ſur ſa robe, elle s'en fit pluſieurs cordons à l'entour du col & des bras. En cet état, brillant & ridicule, on l'eût priſe pour une de ces idoles, auſſi précieuſes qu'effroyables, dont les Temples de la Chine ſont ornés.

Ayant enfin donné la derniere main à ſon ajuſtement, & ſe croyant alors pour le moins auſſi belle que riche. Elle voulut ſortir pour aller éprouver le pouvoir de

ſes charmes. Mais le jour, qui ne ſecondoit pas ſon impatience, ne paroiſſoit point encore. Enſorte que craignant de trouver des loups elle fut forcée de ſuſpendre ſa ſortie, & n'ayant plus rien à faire à ſa beauté ; elle ſe jetta ſur ſon lit en attendant l'aurore, mais malgré l'envie qu'elle avoit de ni pas reſter long-tems, elle s'aſſoupit, tandis que ſa mere, qui ne devoit pas l'accompagner à ſa promenade, ſe recoucha & s'endormit profondément. Mais à peine elles goutoient les premieres douceurs du ſommeil, que celui de Pigriéche fut cruellement interrompu par la douleur de pluſieurs piquures inſupportables, qui ſe firent ſentir tout à la fois.

Elle ſe jetta à terre, n'étant qu'à demi éveillée, mais le mal qui augmentoit de moment à autre, acheva bien-tôt de lui rendre l'u-

ſage de ſes ſens. Jugés de ſon effroi, lorſqu'en ouvrant ſon œil unique, elle ſe vit couverte de Guêſpes & de Frelons, qui occupoient la place des pierreries, qu'elle avoit pris la peine de placer avec autant de plaiſir que de profuſion. Chaque diamant ayant été converti en un de ces inſectes, qui travailloient à l'envi à lui faire ſouffrir mille tourmens.

Aux cris qu'elle pouſſa, Richarde ſe précipitant hors de ſon lit, ſans aucunes précautions, accourut à demi nuë, & penſa mourir de douleur en voyant ſa chere fille, qu'elle pût à peine reconnoître, au milieu de cette nuée de Mouches dont elle étoit environnée. Mais comme le tems preſſoit & qu'il n'y en avoit point à perdre, elle eut recours à un ballais qui ſe trouva ſous ſa main, avec lequel elle ſe mit en devoir d'écarter

ces bêtes cruelles. Sa charitable intention, fut suivie d'un malheureux succès. Car un corps de cinq ou six mille ennemis, s'étant détachés du gros de l'armée, sans l'affoiblir que médiocrement, se jetta sur la Dame Richarde, & la mit en état de ne plus penser qu'à son propre péril, qui dans un moment ne fut pas moindre que celui de sa fille.

Elle ne fut pas la seule à qui le malheur de Pigriéche devint commun. Plusieurs Esclaves furent enveloppés dans la même infortune. Et loin de s'employer au soulagement les uns des autres, ils ne servoient qu'à s'embaraſſer reciproquement.

Les uns se jettoient contre les murs & risquoient à se casser la tête pour écraſſer ces misérables Mouches. D'autres se fouroient sous les lits. D'autres enfin, plus

courageux & plus prudens couroient se précipiter dans l'eau, au hazard de se noyer, & tous à l'unisson faisoient des hurlemens si épouvantables, que ce lieu ressembloit plutôt à une retraite de bêtes sauvages qu'à une habitation d'hommes. Ce tintamare affreux que la tranquilité de la nuit, & ses ténébres rendoient encore plus grands. reveilla enfin le Roy & la Princesse, & les effraya beaucoup, sans qu'ils pussent deviner ce qu'ils avoient à craindre. Ils se leverent pourtant & coururent où ils entendoient le plus de bruit. La surprise que leur causa cet horrible spectacle fut sans égale, & malgré les sujets de plaintes qu'ils recevoient continuellement de la mere & de la fille, sans refléchir au danger qu'il y avoit de partager leur supplice en les voulant secourir, ils se mirent courageu-

sement en devoir d'écarter les Mouches ; mais la douleur qui rendoit la mere & la fille furieuſes, ôtoit preſque l'envie de les ſoulager, ſur tout Pigriéche, qui, pour ainſi dire, étoit brodée de ces inſectes ; le Roi ne trouva point d'autre expédient pour la délivrer du ſupplice qu'elle enduroit, que de la prendre dans ſes bras & de la porter dehors où il fit tout ce qu'il pût pour arracher de de deſſus elle ces eſcadrons acharnés, au riſque d'en être dévoré lui-même. Mais quoi qu'il s'expoſât, ainſi que Liron, ſans trop ſe précautionner, ils ne reçurent pas la plus légere piqueure.

Enfin après avoir bien pris de la peine à deshabiller Pigriéche & ſa mere (qui, de douleur & de laſſitude, avoient perdu toute connoiſſance) ils les plongerent

dans des cuves pleine d'eau ; ce fut là ou trouvant un peu de soulagement, Pigriéche donna le tems à Liron de la débaraſſer de tous les dangereux ornemens dont elle avoit parſemé ſa tête. Elle ôta auſſi par le même moyen ces charmans roſeaux Agrémens déſormais inutiles ſur leſquels la fille de Richarde avoit fondé l'eſpoir de tant de conquêtes.

Quand la mere & la fille furent délivrées de cette furieuſe quantité de boureaux, le Roy, aidé de la Princeſſe & de quelques uns des Eſclaves, qui avoient eu le bonheur de ne pas arriver aſſez-tôt pour partager le ſupplice de leurs maîtreſſes, les porterent dans un autre lieu & les mirent à demi mortes dans des lits, où les Gueſpes n'étoient point parvenuës.

Pigriéche, qui avoit été plus difficile à dépoüiller que ſa mere,

parce qu'elle étoit plus vêtue, fut aussi plus maltraitée, & elle avoit la tête si enflée qu'elle en étoit monstrueuse. Quoiqu'elle eut naturellement la bouche d'une grandeur énorme, l'enflure l'avoit retrécie à un point que ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on y pût faire couler quelqu'alimens. Cependant malgré cet état affreux : elle fit un effort pour demander dans un langage qui n'étoit presque pas intelligible, s'il n'y avoit rien de perdu de ses pierreries. Sa douleur augmenta de moitié, en apprenant qu'il en étoit pas resté une seule, & qu'elles avoient toutes été changées en Guespes.

A cette fatale nouvelle, elle maudit en bredoüillant, le Meunier, le Moulin, sa mere, qui l'y avoit envoyée, & surtout Liron, à qui elle attribua cet évenement, mal-

gré les ſoins que cette aimable Princeſſe prenoit de ſoulager ce monſtre, qui s'en appercevoit ſans être touchée d'aucun mouvement de reconnoiſſance. Ayant oublié pareillement qu'elle lui avoit donné tous les avis néceſſaires pour éviter les accidens, auſquels elle n'avoit ſuccombé que par ſon opiniâtreté à ne rien faire de tout ce qui lui avoit été recommandé, & par la gourmandiſe qui l'avoit expoſée au mauvais traitemens des dogues.

Comme le conſeil ou la mere & la fille avoient déterminé que Liron ceſſeroit d'aller garder les moutons, avoit été tenu entr'elles ſeules, que la Bergere n'en avoit eu aucune connoiſſance ; elle ſortit à l'heure accoutumée, ſes ennemies n'étant pas en état d'y faire aucune attention. Et tandis que le Roy, dont la bonté étoit

inépuisable, s'empressoit à chercher des remedes pour ses furies domestiques, sa fille s'occupoit plus agréablement de l'entretien de son Amant. Les secours que Bon & Rebon eut la générosité de donner à ces indignes malades, ayant fait tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter, elles en furent extrêmement soulagées. Au bout de trois jours, elles commencerent à voir clair, & furent en état de se lever, il s'en falloit pour tant encore beaucoup qu'elles fussent guéries, mais à proportion de ce qu'elles avoient souffert, & de ce quelles avoient eû à craindre, elles devoient se trouver bienheureuses d'en être quittes à ce prix.

Dès qu'elles purent s'entretenir, Pigriéche, dans le cœur, de qui l'ingratitude sembloit couronner tous les autres vices, n'employa la santé qu'elle tenoit de son beau-

pere, qu'à inſpirer à ſa mere l'intention où elle étoit de ſe deffaire de l'innocente Liron. L'amour qu'elle avoit pris pour Parfait, & la jalouſie que lui cauſoit cette dangereuſe concurrence, redoubloient encore le déſir qu'elle avoit de la perdre.

Vous voyez, ſans en pouvoir diſconvenir, lui diſoit-elle, que je ne dois pas eſperer d'avoir de bien dans le monde, tandis que cette pernicieuſe créature vivra, elle répand un malheur viſible ſur mes moindres actions, pendant que tout lui réuſſit à ſouhait, & qu'il faut abſolument qu'elle meure pour faire ceſſer les maléfices dont elle m'accable.

Richarde lui voulut repreſenter qu'elle avoit intérêt à lui conſerver la vie, puiſque c'étoit une Eſclave qui ne lui avoit rien coûté, & qui cependant lui étoit fort uti-

le, raportant un profit considérable sans beaucoup de dépense. Mais, Pigriéche qui n'étoit pas accoutumée à voir oppoſer d'obſtacle à ſes volontés, lui dit réſolument, que ſi elle ne lui donnoit pas une ſi juſte ſatisfaction, elle ſçauroit bien ſe la donner elle-même, & que ſans prendre garde au danger auquel elle s'expoſeroit, elle étoit réſoluë de plonger ſon couteau dans le cœur de cette odieuſe Liron.

Une telle ménace effraya Richarde, elle aimoit ſa fille, & ne doutoit pas qu'elle ne fût aſſez violente pour exécuter ſon deſſein. Connoiſſant de plus qu'elle étoit amoureuſe du beau Berger, elle comprenoit bien que cet amour augmentoit encore la fureur de Pigriéche contre ſa trop heureuſe rivale.

Ces conſidérations l'auroient empêchée de balancer à la lui ſa-

crifier ; car elle ne haïſſoit pas moins Liſimene que ſa fille pouvoit la haïr. Cet intérêt étant ſuffiſant pour détruire tous les avantages qu'elle tiroit de Liron, tout auroit cédé aux plaiſirs de ſatisfaire cette chere fille, ſi un motif plus preſſant ne l'avoit retenuë, ce fut la crainte des ſuites.

Quoique cette habitation fut fort éloignée de tout commerce humain, elle ne l'étoit pourtant pas aſſez pour qu'il lui fut aiſé d'entreprendre de donner impunément la mort à Liron. Si cette action étoit découverte, c'étoit s'expoſer à un ſupplice inévitable. Les violences de cette nature étant punies très-rigoureuſement par la Juſtice de la Ville, qui faiſoit une ronde continuelle aux allantours des lieux les plus ſolitaires ; d'ailleurs, comment pouvoit ſe flatter de poignarder la Princeſſe, ſans

que

que ſon pere y mit aucun obſtacle. Outre cela Richarde étoit certaine qu'il n'y auroit aucuns de leurs Eſclaves aſſez hardis pour entreprendre de lui prêter leur miniſtére, d'autant moins, que les bontés qu'ils éprouvoient journellement du pere & de la fille, avoient tellement gagné leur affection, qu'ils leur étoient tous entierement dévoüés, & que loin de leur vouloir nuire, ils auroient été les premiers à dénoncer leurs Patrones, ſi elles avoient oſé attenter à la vie de Bon & Rebon ou de ſa fille. Ainſi, pour contenter Pigriéche, il ne reſtoit à Richarde que le ſecours du poiſon. Mais elle & Pigriéche en connoiſſoient le nom, & avoient entendu parler de ſes effets, ſans ſçavoir où en prendre ni de quoi on le compoſoit.

Elle s'efforçoit de faire entrer ſa fille dans ſes juſtes raiſons, &

à la fin elle l'auroit fait céder à l'impossibilité de se satisfaire, si sa malice inépuisable ne lui avoit pas inspiré un moyen qu'elle regarda comme infaillible, & contre lequel sa mere n'eût rien à repliquer. Il y avoit en ce païs une fameuse Magicienne, elle étoit logée dans des rochers, à deux petites lieuës de la maison de Richarde. Le cœur de cette Magicienne étoit plus enclin à faire du mal que du bien, il n'y avoit personne qui se pût vanter d'avoir tiré aucun avantage de son amitié. Mais il y en avoit beaucoup qui ressentoient les effets de sa haine. Lorsqu'elle en avoit pour quelqu'un, elle faisoit mourir leur bestiaux, & grêler sur leurs recoltes, c'étoit le moindre des maux que l'on avoit à redouter de sa part, car souvent portant sa fureur jusque sur les hommes mêmes, elle les fai-

ſoit tomber dans une langueur qui ne finiſſoit que par la mort.

Les différentes expériences que les Habitans de cette contrée avoient faites, que tous les maux qui leur arrivoient ne venoient que par ſon canal, les avoient enfin obligés à ſe ſaiſir d'elle. Ils alloient la noyer, ſi elle n'avoit pas eu l'induſtrie de les épouvanter, en les ménaçant d'une infinité de malheurs, qui, à ce qu'elle leur fit accroire, ne manqueroient pas de tomber ſur eux, auſſi-tôt qu'ils l'auroient fait mourir. Leur promettant au contraire de les combler de biens s'ils lui ſauvoient la vie.

L'intérêt d'une part, & la crainte de l'autre, préſerverent cette méchante femme de la mort qu'elle avoit ſi bien méritée. Mais les habitans de ce déſert ne la laiſſerent aller, qu'après en avoir exigé un

ſerment, que les Magiciens ne peuvent enfraindre, par lequel elle s'engageoit à ne point paſſer les limites qui lui furent preſcrites pour ſa demeure, & à ne jamais faire de mal à aucuns des habitans de ce canton, tant à ceux qui étoient nés, qu'à ceux qui reſtoient à naître, non plus qu'à leurs Eſclaves, ni même à leurs beſtiaux.

Ce fut par le moyen de cette Magicienne que la perfide Pigriéche eſpera contenter ſa fureur, Sa mere à qui elle fit part du deſſein qu'elle avoit de s'adreſſer à cette dangereuſe femme, l'y confirma avec plaiſir, en ajoutant qu'il faloit y envoyer Liron, parce que ce voyage ne manqueroit pas de lui couter cher. Mais ce n'étoit pas l'intention de Pigriéche, qui ne ſentoit que trop, quoi qu'à ſon grand regret, que la vertu de Liron, la faiſant toujours triompher,

ne manqueroit pas encore de la tirer d'affaire. Ainſi ne voulant pas donner matiere à de nouveaux triomphes, elle entra en furie à cette propoſition. A quoi penſez-vous de parler de la ſorte, dit-elle à ſa mere ? Vous prétendez apparament que cette indigne petite créature revienne encore chargée de tréſors pour me cauſer de nouvelles peines, & me faire éprouver quelques cataſtrophes plus cruelles que les premieres : oubliez-vous que nous n'avons jamais tenté de la mettre en quelque danger, ſans eſſuïer le deſagrément de voir convertir en amertume pour moi, tout ce qui devient un ſujet de joie pour elle ? Non non ajouta-t-elle, je ne prétends pas qu'elle aille chez la Magicienne, il faut que ce ſoit vous-même qui faſſiez ce voyage ; car la malicieuſe Liron la ſéduiroit

certainement, si elle l'entreprenoit, & par son air hypocrite, elle feroit retomber sur nous les effets du juste courroux que nous avons contr'elle. Ainsi, ma mere, continua-t-elle, allez trouver cette femme, peignez-lui bien surtout la méchanceté de Liron & sa dangereuse adresse.

Richarde qui avoit d'abord approuvé cette idée, se rappella tout d'un coup qu'une telle démarche seroit inutile, puisque la Sorciere liée par ses propres fermens n'avoit plus le pouvoir de faire du mal, elle le representa à Pigriéche. Mais cette objection la mettant en fureur; n'importe, s'écria-t-elle, allez y toujours, je ne le vois que trop, vous ne cherchez que de vains prétextes pour garantir votre Bergere, & vous feignez d'ignorer que les gens à noires sciences ont toujours des équivoques

prêtes pour se tirer d'affaire.

Richarde voyant l'emportement de sa fille, n'osa la contredire plus long-tems, & partit sans différer. Pigriéché après l'avoir vûë mettre en chemin, sortit de son côté pour aller se cacher dans quelque creu d'arbre bien près de la fontaine, afin d'être à portée d'entendre les discours de nos deux femmes.

Comme la distance qui étoit entre la demeure de Richarde & celle de la Magicienne, n'étoit pas considérable. Elle mit peu de tems à s'y rendre, & cette dangereuse personne, instruite par son art de la visite qu'on devoit lui faire, vint au-devant de Richarde jusqu'au bord de ses limites. Elle étoit montée sur un grand Cerf noir, & ayant mis Richarde en croupe, elle n'employa pas trois minutes à se rendre à son antre.

Il y avoit si long-tems que cette Sorciere n'avoit fait de mal, qu'en voyant renaître une occasion si fort de son goût, il lui sembla qu'elle renaissoit avec elle.

Femme de Roy, dit-elle; à celle qui étoit si peu digne de ce nom, je sçai ce qui t'amene ici, & je puis satisfaire tes desirs. Quoique ce ne soit pas sans difficulté; car les Divinités des Eaux, celles de la Terre, & même celles de l'Air ont accordé leur protection à ton ennemie, & ne souffriront pas qu'elle soit long-tems malheureuse. Mais si je ne puis attaquer son bonheur, je puis mettre des bornes à sa vie & t'en rendre maîtresse, malgré toutes les puissances qui s'intéressent en sa faveur, & malgré les engagemens où je me suis mise de ne point faire de certaines choses.

Puissante

Puiſſante & merveilleuſe femme (reprit Richarde) vos promeſſes flatent mes vœux les plus doux ; mais j'appréhende que le zéle que vous témoignez pour me rendre ſervice ne ſurpaſſe votre pouvoir, puiſque vous vous êtes engagée par ſerment de ne faire de mal à perſonne.... Il eſt vrai (interrompit la Magicienne) que je ſuis bornée à ne rien entreprendre contre *ceux qui ſont nés ou qui naîtront dans ce canton.* Mais heureuſement pour nous, ajoûta cette Mégere avec un épanchement de joye, Liſimene eſt exceptée de cette régle ; puiſqu'elle n'eſt pas du païs, & qu'elle n'y a qu'un domicile accidentel, qui l'empêche de joüir de la contrainte où je ſuis, & qui ne la comprend point dans mes engagemens. De plus, ce ne ſera pas moi qui attenterai ſur ſes

jours ; mais toi-même. Tiens ; femme de Roy (pourſuivit-elle) ce ſera par cette bougie & ta volonté que le ſort de ton ennemie ſe décidera ; ſerre précieuſement ce tréſor, & ne t'en ſers que quand tu voudras terminer la vie de la Princeſſe. Car ce flambeau eſt fait de façon que ta belle fille ceſſera de voir le jour au moment que ſa lumiere finira. Mais pour que le charme ait ſon entier effet, & que cette action ſoit ſans aucun danger pour toi, il faudra que quand il n'y aura plus que le lumignon, tu le jettes à terre, & que tu diſes en marchant deſſus pour l'éteindre : *finiſſe avec toi celle contre qui tu as été formée.*

Ces mots auront la puiſſance d'arracher la vie à Liſimene. Adieu (lui dit-elle) retourne chez toi ; mais ſur-tout garde-

toi de trop de précipitation, & n'oublie pas, que si tu prens mal ton tems, non seulement la bougie te causera la mort à toi-même, mais elle entraînera tout ce que tu as de plus cher dans ta perte.

Après ces mots, elle lui mit entre les mains cette fatale bougie, & lui donna légerement un coup sur l'épaule, qui eut le pouvoir de l'endormir, & Richarde ne se réveilla que lorsqu'elle fut hors des limites de la Magicienne.

L'épouse de Bon & Rebon ravie de se trouver l'arbitre des jours de Liron, s'en retourna triomphante. Cependant elle ne pouvoit goûter cette satisfaction avec une tranquilité parfaite; les derniers mots que lui avoit dit la vieille Furie, lui donnoient quelqu'inquiétude, elle trouvoit que puisqu'elle n'avoit pas dédaigné

d'entrer dans ſon reſſentiment & dans ſes deſſeins de vengeance ; elle auroit bien dû s'expliquer plus clairement, pour l'empêcher par ſes avis de tomber dans les accidens qu'elle lui faiſoit appréhender, étant preſqu'impoſſible de ſe garentir des dangers que l'on ne connoît pas. Elle étoit dans cette incertitude quand Pigriéche parut, ſa préſence chaſſa de l'eſprit de ſa mere toutes les réfléxions qui la tourmentoient un moment devant.

Cette fille impatiente d'être inſtruite du ſuccès de l'abominable voyage que Richarde avoit fait à ſa ſollicitation, venoit au devant d'elle avec beaucoup d'empreſſement : elle fut ravie de voir cette bougie, & en ayant appris l'uſage, elle vouloit le mettre en pratique ſans retardement. Mais ſa mere retenuë par deux puiſſantes raiſons, refuſa de ſatis-

faire son impatience. Le premier motif de ce refus fut qu'il lui falloit acheter une Esclave pour remplacer Liron avant que de s'en deffaire, & l'autre, qui n'étoit pas d'une moindre conséquence, provenoit de la crainte de prendre mal son tems, & de tomber par trop de précipitation dans l'inconvenient dont elle étoit menacée.

Pourquoi tant nous presser, lui disoit-elle, puisque la vie de Liron est entierement à notre disposition, nous serons toujours les maîtres, de la lui ôter quand nous voudrons, & nous courons risque de nous perdre par une précipitation imprudente. On nous ménace de la mort, si nous allumons cette bougie mal à propos, & ce seroit nous y exposer visiblement, car ce benet de Roi, désespéré de la perte de sa fille, nous tue-

TAYLOR INST. OXFORD

roit sans doute pour la vanger, & si ce malheur nous arrivoit qu'aurions nous à dire à cela.

Attendre une occasion plus sure n'étoit point du goût de Pigriéche, l'ardeur de se deffaire de sa rivale, surmontoit la peur des accidens que sa mere lui vouloit faire apprehender, & sans pouvoir lui donner de bonnes raisons pour combattre les siennes. Elle l'auroit emporté par ses criailleries & ses importunités, si Richarde, pour derniere ressource ne s'étoit pas avisée de lui dire que quand Liron seroit morte, personne ne sçauroit ôter les touffes de roseaux & de glayeuls dont sa tête étoit ombragée, tu peus croire, ajouta-t-elle, que cette verdure ne tombant point, & d'autre y revenant sans cesse; tu serois incessamment accablée de ce poids desagréable. Ainsi avant de nous priver de Li-

ron, qui a seule le pouvoir de la faire tomber. Il faut du moins que nous l'ayons engagée d'obtenir de ses amies qu'elles détruisent leur bel ouvrage.

Il ne falut pas à Pigriéche une considération moins forte pour la faire consentir au retardement, auquel Richarde s'obstinoit. Elle étoit desabusée de l'espoir que ce marais tomberoit à la mort de Liron, ou plutôt elle ne l'avoit jamais eu, & cessoit de le feindre. Elle ne persistoit pas non plus dans l'idée que ce fut un ornement pour elle : le poids dont elle étoit chargée qui augmentoit tous les jours, ainsi que l'infection qui accompagnoit ce fardeau, lui faisoit désirer d'en être débarassée ; mais d'un autre côté la conversation qu'elle avoit entenduë, l'animoit plus que jamais à la perte de Liron. Le hazard n'avoit que

trop servi sa curiosité, en conduisant la Bergere & son Amant auprès de l'arbre dans lequel elle s'étoit cachée. Ils commençoient à peine à se saluer, qu'elle avoit vû arriver Bon & Rebon, qui en les abordant leur avoit dit gracieusement. Eh bien mes enfans n'êtes vous point suffisamment convaincus de votre tendresse réciproque? Et ne seroit-il pas tems de prendre des mesures sérieuses pour vous rendre heureux sans trouble?

Mon pere, lui répondit Parfait, en lui baisant respectueusement la main, permettez que je ne m'occupe que du plaisir d'admirer la charmante Lisimene, en me rapportant du reste à votre prudence, & en vous jurant de suivre aveuglement ce que vous daignerez me prescrire.

Rien n'est mieux dit, reprit le Roi, mais cependant il m'est im-

poſſible d'exécuter nos projets tout ſeul. Si j'étois encore ſur mon Trône, pourſuivit-il, je ne vous chargerois que du ſoin de vous aimer, & celui de vous unir me regarderoit uniquement. Mais, Prince vous voyez que je ne puis vous faire un bonheur tranquile, ſi votre pere ne l'approuve, ainſi, il faut déliberer des moyens que nous employerons pour l'engager à y conſentir. Je n'en imagine qu'un, c'eſt que vous lui écriviez & que vous lui offriez de ma part une abdication entiere de mes droits en ſa faveur, tandis que vous vous obligerez à l'en laiſſer joüir, & à ne jamais ſortir du reſpect & de l'obéiſſance que vous lui devez. Il faudra que vous écriviez auſſi au premier Miniſtre & que vous le chargiez de repreſenter à Ambitieux que rien n'eſt plus convenable à ſes intérêts, puiſque

ma fille, n'étant pas en ſon pouvoir, pourroit épouſer quelque Prince qui feroit valoir ſes juſtes droits, & porteroit dans ſes états une guerre dont le ſuccès ſeroit douteux. Le Viſir a de la vertu & du crédit, & je ſuis certain qu'il fera de ſon mieux pour votre ſatisfaction.

Cependant, pourſuivit le Monarque, comme malgré ſon éloquence & la bonté de ſes raiſons, votre pere peut-être ne s'y rendroit pas, & qu'il pouroit avoir intention de vous punir de l'attachement que vous témoigneriez pour ſon ennemi, il eſt de la prudence que vous vous mettiez en état de ne point redouter ſon courroux, & que vous vous fortifiïez dans ce païs. Il eſt aiſé à défendre, puiſqu'il eſt impoſſible d'y aborder autrement que par des déſerts & des forêts immenſes, ou enfin

par la mer qui eſt très-dangereuſe ſur ces côtes, à cauſe des rochers dont elles ſont environnées. Une brave jeuneſſe qui vous a ſuivie ſera ravie de ſe ſignaler pour votre ſervice ; & les vieux ſoldats qui imitant ſon exemple, ont mieux aimé vous ſuivre dans votre exil, que de reſter auprès de l'Uſurpateur donneront à ces jeunes Héros des leçons capables de rendre leur zéle profitable. Outre cela le peuple de ces lieux, dont la valeur ſurpaſſe les bornes ordinaires, & qui n'eſt point affoiblie par les délices d'une Cour voluptueuſe, vous aime tendrement, & pourroit ſeul vous défendre. De plus, le climat ſemble encore contribuer à votre ſureté, puiſque cette terre fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & n'eſt pas même ſans agrémens. Ainſi Prince, mon avis eſt que ſans différer

vous faſſiez travailler à ce qui peut contribuer à votre deffenſe, en faiſant réparer les anciennes fortifications, & en y en ajoutant de nouvelles.

Ce n'eſt pas mon cher Parfait, continua Bon & Rebon, que je vous invite à manquer à votre devoir, au contraire je vous conſeille de laiſſer à Ambitieux ce Trône qu'il n'a que trop acheté, puiſqu'il lui en coute ſa vertu. Et quelqu'avantage que le ſort des armes, vous puiſſe donner ſur lui, je vous porterai toujours à ne paſſer jamais les bornes de cette Province pour le pourſuivre. Que ces limites ſoient celles de votre ambition. Quelqu'injuſte que ſoit votre pere, n'oubliez pas qu'il porte un nom ſacré pour vous. Mais ſi le titre de fils vous deffend de rien attenter contre lui, il ne vous oblige pas à vous

laiſſer immoler à ſon injuſte reſſentiment ; & ſans crainte d'offenſer l'honneur & la nature, vous pouvez vous deffendre dans un lieu qui ne paroît pas même être de ce monde, & qui ne mérite point d'être regardé comme une partie des droits de ma fille. Voilà comme je penſe, pourſuivit-il, dites moi à preſent ſi vos ſentimens ſont conformes aux miens.

Qui pourroit penſer autrement, s'écria Parfait ? ne ſeroit pas digne de vous appartenir & d'être l'Epoux de Liſimene. Mais, Seigneur, pourſuivit-il, je trouve dans vos ſentimens, toute la généroſité & toute la vertu imaginable, ſans y voir ce que je déſire le plus. Vous me parlez des procédés que je dois avoir avec mon pere, mais vous ne vous expliquez point ſur l'aſſurance de mon bonheur. Vous ne me dites pas, au

cas qu'il fut assez injuste pour refuser son consentement à mon Hymen avec la Princesse, si cet obstacle seroit suffisant pour m'empêcher de voir la fin de mes peines. Ne pourois-je prétendre à posséder votre charmante fille, sans être obligé de souhaiter la mort de mon pere. Ah ! Seigneur, continua-t-il, n'exposez point ma vertu à une si dangereuse épreuve, quoi que j'admire la générosité de vos conseils, & que je fasse mon bonheur de m'y soumettre, ma raison ne peut soutenir cette incertitude: si elle duroit, elle seroit capable de m'ôter la vie.

Bon & Rebon parut surpris de l'agitation où il voyoit Parfait. Il ne lui répondit rien, & tomba dans une profonde réverie. Mais ce jeune Prince l'en retira en le suppliant avec les plus fortes instances de s'expliquer. Si vous ne

vous décidés pas en ma faveur, Seigneur, lui dit-il, permettez que ne suivant vos conseils qu'en partie, après avoir essuyé l'injuste refus dont je suis presque sûr d'avance, je m'abandonne au désespoir qui ne m'offre point d'autre secours que celui de renoncer à la vie, ou de faire soulever vos Etats contre leur Usurpateur, & que les armes à la main, je l'oblige d'accepter des conditions qui devroient faire sa félicité s'il écoutoit la vertu.

Je connois ce Prince, ajouta Parfait, il est inplacable, jugeant de mon cœur par le sien. Il ne croiroit point regner en sureté, s'il me voyoit possesseur des droits légitimes que j'aurois reçus de la Princesse. Ainsi, je n'ai plus d'autres partis à prendre que ceux que je vous propose, qui sont de me remettre entre ses mains, & de laiſ-

ſer agir la haine de ma mere, elle ſera charmée ainſi que ſon Epoux, d'avoir un prétexte plauſible pour me priver du Trône que ſa prédilection deſtine à mon frere, & n'épargnera pas ma vie pour détruire tous les obſtacles qu'elle pouroit trouver à ſes deſſeins.

Le Ciel vous préſerve d'en exécuter un ſi cruel, mon cher enfant, s'écria le Roy, & ſans devenir criminel envers votre pere, il faut eſperer que les Dieux adouciront le cœur d'Ambitieux, & que notre bonheur commun ne vous coutera pas un crime.

Je vous ai dit mon avis, vous l'avez approuvé, ajouta ce bon Roy, au lieu de vous abandonner au déſeſpoir, dites-moi le vôtre, & ſoyez perſuadé que vous me trouverez toujours diſpoſé à faire en votre faveur tout ce qui me ſera poſſible.

Puiſque

Puiſque vous me rendez l'eſperance, reprit Parfait, & que vous me permettez de répondre, je vous ſupplie, Seigneur, de me dire quel inconvénient vous trouveriez à m'accorder preſentement la main de la Princeſſe, ſans attendre un refus aſſuré. Vous ne pouvez ignorer que ce n'eſt point l'ambition qui m'engage à rechercher votre alliance. Le deſſein que je témoignois de renoncer au Trône pour poſſéder la Bergere Liron, vous eſt un ſur garant que je ne cherche en Liſimene que le bonheur d'être à elle, & je vous ſupplie de conſidérer que ſi notre Hymen étoit fait, mon pere ſeroit forcé de l'approuver. Au pis aller je défendrois notre azile avec un droit plus légitime, comme Gendre du véritable Roy, que comme un fils révolté, dont les démarches pourroient toujours a-

voir un
qui dét
les cœu
gneur
ſition
trouve
mieren
ſépare
chere
tête dé
ge a b
Maître
contre
C'eſt le
auſſi h
trefois
Enfin
pere ſe
nous l
Provin
te du
propre
tes fau
des hu

voir une apparance de rebellion, qui détacheroit de mon parti tous les cœurs vertueux. De plus, Seigneur, ajouta-t-il, dans la proposition que je vous fais, vous devez trouver deux avantages réels. Premierement, celui de ne pas vous séparer d'une fille qui vous est si chere, & l'autre de vous voir à la tête de vos sujets, dont le courage a besoin de la presence d'un Maître capable de les deffendre, contre un tiran qui les opprime. C'est le seul moyen de les rendre aussi heureux qu'ils le furent autrefois.

Enfin, continua ce Prince, mon pere seroit peut-être contraint de nous laisser en repos dans cette Province presqu'inconnuë au reste du Royaume, & qui est plus propre à servir de retraite aux bêtes sauvages, qu'à exciter l'envie des humains, si vous y paroissiez

d'une façon digne de vous, & si j'y avois l'honneur de vous y appartenir par des liens si doux.

J'avoüe, ajouta-t-il que j'envisage dans cette vie tranquille, un bonheur qui me la fait désirer ardemment, & que ma joie seroit sans égale, puisque je vous y verrois à l'abri des caprices, & peut-être de la perfidie de la terrible créature, auprès de laquelle le sort vous a forcé de chercher un refuge .... Pardonnez-moi ce terme; mais les indignes procédés de celle dont je parle méritent si peu l'honneur que vous lui avez fait, que je me croirois le plus heureux de tous les hommes, si je pouvois vous dérober un jour à la cruauté & aux persécutions de cette Mégere.

Les raisons de Parfait n'avoient rien que de plausible, & faisoient voir une tendresse pour le Roi,

dont ce bon Prince fut touché. Mais malgré leur force & ce qu'elles avoient d'avantageux pour sa fureté, il avoit beaucoup de répugnance à lui donner sa fille sans le consentement d'Ambitieux, étant assez bon pour croire que l'aveu du tiran étoit nécessaire, & qu'à moins de l'avoir, ce seroit former une alliance criminelle. Mais Parfait sçut lui representer si vivement la malheureuse situation où il étoit, & le danger perpetuel que Lisimene & lui couroient, que ce Prince ne pût résister plus long-tems.

Lisimene, qui ne s'étoit point mêlée dans la conversation, attendoit les yeux baissés, les ordres de son pere : mais le Roy discernoit assez au travers de sa discrétion, que cette Princesse partageoit l'inquiétude de Parfait. Puisque vous le voulez l'un & l'autre, s'é-

cria le Monarque : il faut vous satisfaire. J'y consens, mais du moins mettons Ambitieux dans son tort, en nous exposant à ses refus. Comme alors nous n'aurons plus rien à nous reprocher, je donnerai les mains sans répugnance à un Hymen que j'avois projetté lors même que j'étois maître dans mes Etats.

Parfait ravi de ce consentement, ne pouvoit trouver de termes pour exprimer sa joie & sa reconnoissance. Mais Bon & Rebon, lui en épargna la peine en le laissant avec sa fille, sous le prétexte de continuer une chasse dont il avoit coloré sa sortie, & Pigriéche du fond de son buisson ne perdit pas un mot de cette conversation. Il est aisé de juger de l'effet qu'elle fit dans son cœur. Elle pensa en suffoquer de rage & ne pût être soulagée par l'absence du Roy.

Puiſqu'il ne s'éloigna que pour laiſſer à ces jeunes Amans la liberté de ſe jurer un amour éternel, & de ſe féliciter réciproquement d'un ſi heureux ſuccès.

Cet entretien plus charmant pour eux, que pour la déſolée Pigriéche, dura encore long-tems, & le Prince l'auroit pouſſé bien loin ſi Liſimene, faiſant un effort ſur elle-même, n'eût repreſenté à Parſait qu'il étoit tems de ſe ſéparer. Voïant qu'il ne pouvoit la retenir, vous partez donc ma charmante Princeſſe, lui dit il, tendrement, & vous quitez un Amant qui vous adore pour aller trouver d'implacables Furies, qui ſe font une barbare joie de vous tourmenter. .. Que je les haïs, s'écria-t-il, & que je ſerai heureux quand un doux Hymen vous en aura délivrée. Je ne ſçai pourſuivit-il avec tranſport, ſi j'aurai aſſez de pou-

voir ſur mon trop juſte reſſentiment pour ne vous pas vanger de ces indignes ennemies.

Je vous demanderai le contraire, comme une grace, reprit la Princeſſe, la ſeule vangeance qui nous convient, n'eſt qu'un ſouverain mépris, encore ne me doit-il pas être trop permis de le faire éclater contre la femme de mon pere.... Mais mon cher Berger, ajouta-t-elle, ne ſommes-nous pas aſſez vangez par tous les malheurs que la brutalité de Pigriéche lui a attirés. Ces mots ayant rappellé à Liſimene l'avanture des Nayades, celle du Moulin de malheur, & en dernier lieu celle des Pierreries devenus gueſpes, elle ne put s'empêcher d'en faire le recit à Parfait. Ce Prince qui avoit l'eſprit ſatisfait, en rit de tout ſon cœur, ſur tout la ſcene des pierreries qu'il ſe repreſentoit, lui faiſoit

faire des éclats de rire, qui portoient mille coups de poignard au cœur de Pigriéche, & ces coups lui paroiſſoient d'autant plus douloureux, que plus elle voyoit Parfait, & plus elle en devenoit épriſe. Les piqueures qu'elle avoit ſouffertes ne lui avoient pas cauſé tant de peine que celles qu'elle reſſentoit de la joie du Prince, au récit que lui faiſoit Liſimene.

Ce tourment ceſſa enfin par la retraite de Parfait, que ſa Princeſſe força de s'éloigner. A peine fut-il parti qu'elle raſſembla ſon troupeau & regagna ſa maiſon; tandis que Pigriéche ſortoit furieuſe de ſon arbre. Ce qu'elle avoit entendu mettoit le comble à ſa rage. Mais cependant elle avoit dans ſon malheur une maligne joie d'être inſtruite des plus ſecrettes affaires de ces jeunes Amans, & ſe promettoit bien d'en faire

faire un uſage avantageux pour elle.

Cette méchante créature étoit agitée de tous ces mouvemens quand elle rencontra ſa mere qui arrivoit de chez la Magicienne, & ce fut dans ce moment que Richarde lui ayant fait voir ſa bougie : elle lui en aprit la terrible vertu. Son tranſport étoit ſi violent que ſans s'amuſer aux ménaces de la mauvaiſe femme, elle ne vouloit abſolument pas remettre à un autre tems à faire uſage de ce preſent, ne s'arrêtant point à des retardemens que la prudence auroit dû lui preſcrire, puiſqu'il n'y avoit que Liron qui la pût débaraſſer de ce marais qui ſe renouvelloit ſans ceſſe ſur ſa tête, pour mettre fin à toutes les repreſentations que ſa mere lui faiſoit ſur un article auſſi important. Elle dit qu'elle ſçavoit un moyen bien

simple qui leveroit tout d'un coup l'obstacle qu'on opposoit à la mort de son ennemie, puisqu'il n'y avoit dans le moment qu'à la mander & à lui faire entendre que c'étoit fait de la vie de son pere, pour peu que ces roseaux vinssent encore à reparoître.

Richarde obligée de céder à la pétulance de sa fille, fit venir l'infortunée Liron, & lui déclara sans autre préambule que si avant la fin de la nuit, Pigrièche n'étoit pas délivrée pour toujours de sa ridicule coëffure. Dès le lendemain, Bon & Rebon seroit conduit à la Ville, & livré au tiran.

Cette ménace effraya si fort la Princesse, que sans opposer à ces deux méchantes femmes, l'impossibilité qu'il y avoit de les satisfaire, & sans songer que le jour venoit de faire place à une nuit fort obscure, elle courut à la fontaine.

Quoique ce lieu fut assez éloigné de la maison de Richarde, la triste Lisimene parcouroit ce chemin avec une diligence qui auroit bien-tôt épuisé ses forces si la généreuse Cristaline touchée de sa peine & de la piété de cette vertueuse fille ne fût venuë au devant d'elle.

Le tems est précieux pour vous, Princesse, lui dit cette divinité bienfaisante en l'abordant, retournés sur vos pas, & redoublés de vigilance, où vous êtes perduë, quoi que vos ennemies ne méritent pas la grace qu'elles vous ont envoyée me demander, je la leur acorde. Mais cette grace ne durera qu'autant de tems qu'il m'en faut pour vous mettre en sureté, & pour travailler à votre bonheur.

A ces mots elle la quitta, & Liron à qui la crainte du péril qui ménaçoit son pere, avoit ôté tout souvenir d'elle-même, tandis

qu'elle avoit eû cette inquiétude se trouva accablée de lassitude à ne pouvoir se soutenir, quand elle n'eut plus rien à redouter pour lui, & malgré la diligence que la Nayade lui avoit recommandée pour ses propres intérêts. Il lui fut impossible de revenir autrement qu'au petit pas appuyée sur sa houlette.

Pendant son absence, les ordres de la Nayade avoient été exécutés, & sans que personne s'en fût mêlé; les roseaux s'étoient détachés tous seuls de la tête de Pigriéche, laissant régner à leur place son ancienne, & laide criniere rouge, dont la belle fut ravie. L'amour propre la lui ayant toujours fait regarder comme le plus charmant ornement qui pût parer une tête.

En voyant tomber cette verdure elle fit un cri de joie qui partoit moins du plaisir, de se voir déli-

vrée de cet odieux fardeau, que des remontrances éternelles de Richarde, qui oppoſoit toujours le prétexte des roſeaux à la fureur de ſa fille.

Il n'y a plus rien à ménager, s'écria-t-elle, & cette miſérable Liron ne nous étant plus utile, il faut abſolument allumer ſa torche funébre. Sur quoi, voyant que Richarde balançoit encore, pour achever de la déterminer, elle lui répéta tout ce qu'elle avoit entendu. Mais quoiqu'elle réuſſît à faire paſſer toute ſa colere dans le cœur de ſa mere ; cette femme allarmée des menaces de la Magicienne, craignoit toujours de prendre mal ſon tems.

Ma chere Pigriéche, lui dit-elle, tu as raiſon d'être irritée, je ne le ſuis pas moins que toi ; mais vangeons-nous ſûrement & ſurtout ne nous rendons point nous-

mêmes les victimes de notre fureur. Pour nous venger avec succès (continua-t-elle) agissons par des voyes qui ne puissent avoir rien de funeste, livrons le pere & la fille au Roi Ambitieux, il les fera mourir sans doute, & ce Monarque trop heureux de s'en voir délivré par notre moyen, nous récompensera liberalement .... Fort bien (interrompit impatiemment Pigriéche) eh, si la politique de ce Prince l'oblige à faire regner Liron, nous serons les dupes de ces belles esperances. Richarde lui remontra qu'en ce cas il n'y auroit rien de perdu, puisqu'alors elles pourroient allumer la bougie fatale qui feroit tomber sa rivale au premier pas qu'elle feroit pour s'approcher du trône.

Comme il importoit peu à Pigriéche de quelle façon elle fit

périr l'objet de sa haine, elle consentit enfin à la proposition que lui faisoit sa mere. Mais il s'y présentoit une difficulté fort embarassante: elles ne sçavoient à qui il faudroit s'adresser pour instruire le Tiran de ce qu'il lui importoit si fortement de sçavoir, ne croyant point qu'il y eût de fureté à donner cet avis au Gouverneur de la Ville, qui seroit apparemment dévoüé à Parfait; & qu'elle ne pouvoit douter qu'il n'instruisît ce Prince de leur intention; auquel cas elles auroient tout à craindre de sa part, & même de celle de Bon & Rebon, n'étant pas vraisemblable que sa douceur, quelque grande qu'elle fût, ne s'aigrît à un trait de méchanceté si noire. Mais la fureur de Pigriéche lui inspirant toutes sortes d'expédiens: Est-il si difficile (dit-elle à Richarde) d'aller

à la Ville royale, vous n'avez qu'à vous embarquer & vous vous y rendrez en peu de tems ; il n'eſt pas ſi dangereux d'y aller que d'en revenir ; parce que les Pêcheurs des environs connoiſſent les bancs & les écueils qui font redouter ces parages aux plus fameux Pilotes, lorſqu'ils ne les ont point pratiqués.

Vous pourrez parler vous même au Roy (ajoûta t-elle) & après l'avoir inſtruit des mauvaiſes intentions de ces trois criminels, vous n'aurez qu'à lui demander pour récompenſe de ce ſervice ſignalé, qu'il me faſſe épouſer ſon fils. Comme il n'aura pas ſujet de craindre les droits que je porterois à Parfait, qu'il n'aime point, à ce que je lui ai entendu dire, il n'y aura aucune difficulté à lever, & il y aura auſſi pour vous dans cette affaire un avantage

conſiderable, puiſqu'étant extrémement riche & alliée d'Ambitieux vous ne pourrez pas manquer non plus de trouver un autre époux.

Quoique ç'eût été Richarde elle-même qui eût fait la premiere propoſition de dénoncer le pere & la fille, elle n'en avoit pas cependant eu une volonté bien déterminée, & quelque méchante qu'elle fût, elle ne pouvoit former ſans horreur le deſſein de livrer à une mort aſſurée un époux qui ne lui avoit jamais donné de ſujet de mécontentement; de qui, au contraire, les bontés l'avoient toujours prévenuë. Mais la crainte d'un juſte reſſentiment que Pigriéche lui faiſoit enviſager la détermina, & la fit enfin réſoudre à partir deux jours après pour aller commettre le plus affreux des crimes

en trahissant son époux & son Roy.

Après qu'elles se furent bien affermies l'une & l'autre dans leur résolution, elles cesserent d'en parler, parce que Bon & Rebon parut en ce moment, & que Liron ne tarda pas à le suivre. Pour déguiser leurs mauvaises intentions, elles se contraignirent jusqu'à ne pas quereller le pere & la fille. Ils en furent surpris; cette douceur si peu naturelle à deux femmes aussi méchantes étoit capable de causer bien des soupçons, si le Roi & la Princesse n'eussent été persuadés que la chûte des roseaux de Pigriéche, & la joye que Richarde avoit de voir ce cher objet de ses vœux briller de ses charmes, étoit l'unique motif d'une bonté si extraordinaire.

Cependant comme Liron ne

ſe couchoit guere ſans viſiter ſon bouquet, & que la Nayade lui avoit renouvellé l'avis d'y être attentive, quelque laſſée qu'elle fût, elle ne manqua point à le conſulter, & non ſeulement elle en trouva les pierres ternies, mais il y en avoit encore de tombées.

Cet avertiſſement ne lui laiſſa point à douter qu'il ne fût tems de chercher la bougie d'où dépendoit ſa ſûreté; & ayant pris ſon bouquet, elle le mit adroitement dans un vaſe rempli de laict; il y fut à peine, que tout le monde s'endormit dans cette maiſon, ſans en excepter les Eſclaves qui couchoient dans les lieux les plus reculés, & même les chiens; le charme attaché à ce bouquet avoit plutôt répandu une léthargie qu'un ſommeil ſur tous les habitans de ce lieu.

Liſimene ſe trouvant maîtreſſe

de faire ce qu'elle voudroit au milieu de ces dormeurs, se servit sans tarder de la clef que le Meunier lui avoit donnée, & se saisissant du flambeau dont la conservation lui étoit si importante, elle y substitua celui qu'elle avoit apporté du moulin de malheur, que Cristaline lui venoit de rendre. Ensuite elle referma l'armoire, & après avoir ôté son bouquet du vase où elle l'avoit mis; elle se retira en diligence dans le lieu où elle couchoit, où avant de s'endormir elle eut le plaisir de voir que les pierreries en étoient devenuës plus brillantes que jamais.

Elle étoit si agitée par la joye d'avoir réussi, & par l'impatience de voir arriver le jour pour aller déposer cette bougie si fatale & si précieuse pour elle entre les mains de ses protectrices,

qu'elle put à peine ſommeiller quelqu'inſtant. Jamais nuit ne lui avoit paru ſi longue ; on croira ſans peine que le déſir de revoir ſon amant avoit la plus grande part à cette impatience ; quoiqu'il en ſoit, elle partit du moment que l'aurore commençoit à paroître ; courant à l'humide palais, elle y deſcendit & preſenta à Criſtaline cette bougie d'où dépendoit le ſort de tant de perſonnes. La Nayade la reçut avec une joye obligeante, dont Liſimene fut enchantée : Nous voilà ſures de votre bonheur, belle Princeſſe (lui dit cette Nimphe d'un air gracieux) & nous aurons dans peu la ſatisfaction de vous voir vangée de vos ennemies par leurs propres mains, elles vont tomber dans le piége qu'elles mêmes ſe ſont tendu. Je puis à préſent vous pro-

mettre avec certitude que vous ſerez auſſi heureuſe que vous êtes belle, pourvû toutefois que vous ſoyez prudente.

Liſimene avoit coutume de ſe plaire extrémement auprès des Nayades; mais dans ce moment elle eût voulu être ailleurs, car elle ne doutoit pas que ſon amant ne l'attendît.

Criſtaline, qui s'apperçut de ſon impatience, & qui n'ignoroit pas ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, ne voulut point la retenir plus long tems. Allez, ma chere Princeſſe (lui dit-elle en ſouriant) profitez du bonheur préſent, le plaiſir de revoir votre amant ſera encore plus touchant pour vous que tout ce que je viens de vous prédire. Liſimene rougit en voyant que la Nimphe avoit ainſi pénétré ſes ſentimens, & elle lui répondit, qu'elle ne trouvoit

point de momens plus doux que ceux qu'elle avoit le bonheur de paſſer auprès d'elle. Mais Criſtaline d'un air badin & careſſant, ſoyez plus ſincere (lui dit-elle) & croyez que nous ne vous voulons point de mal de la préférence que vous ne nous accordez pas. Adieu, belle Liron (ajoûta-t-elle) quand vous aurez quelque malheur à craindre venez nous trouver, nous vous ſecourrons de tout notre pouvoir.

En diſant ces mots les Nimphes remirent la Princeſſe ſur le bord de la Fontaine. Elle en ſortoit à peine que Parfait parut.

Il lui demanda mille fois pardon d'être arrivé le dernier, & ne trouva pas de difficulté à l'obtenir; ils ſe dirent mille choſes tendres ſur ce que l'éloignement leur avoit fait ſouffrir, quoiqu'il n'eût duré que l'eſpace d'une

nuit assez courte. La belle Bergere, à qui le plaisir de revoir son Amant & l'heureuse situation de leurs affaires donnoit beaucoup de gayeté, se rapellant les obligations qu'elle avoit aux genereuses Nayades, désiroit extrémement de leur donner des témoignages de sa reconnoissance; mais sachant qu'elle n'étoit pas en pouvoir de la faire éclater d'une façon qui leur fût plus agréable que par une serenade, elle prit son theorbe, l'accordant à sa voix elle chanta plusieurs airs; & au tremoussement des eaux qui commencerent à s'agiter, on eût dit qu'elles vouloient accompagner de leur murmure la voix de la Princesse, & le mouvement qui se faisoit dans cette Fontaine annonçoit la satisfaction des Nimphes.

Pendant que Lisimene rempliſſoit

pliſſoit ainſi les devoirs de la reconnoiſſance, & que ſon Amant en partageoit les douceurs, Richarde ſe préparoit pour ſon voyage, & Bon & Rebon en voyoit les apprêts ſans inquiétude, croyant comme elle le diſoit, que ce n'étoit que pour aller à la Ville où Parfait faiſoit ſon ſéjour, & que ce voyage concernoit les affaires de ſon commerce, dont il ne s'étoit jamais mêlé, n'ayant aucune défiance d'elle ; parce qu'il ignoroit que ſon ſecret fût découvert.

L'Envoyé chargé des interêts de Parfait auprès de ſon pere étoit déja parti, & ce Prince avoit auſſi pris des meſures pour ſa ſureté. Suivant les conſeils de Bon & Rebon, il avoit chargé les vieux Guerriers de diſcipliner les jeunes ſoldats ; ainſi que les habitans de

ces cantons. Malgré la violence de son amour, il n'en étoit pas moins occupé à prendre les précautions nécessaires pour sa défense, & pour la sureté du Roy & de sa fille. Mais quitte de ces soins, ceux qu'il donnoit à sa tendresse n'en furent pas moins vifs.

Richarde, qui se défioit de Pigriéche, avoit à son départ emporté la bougie qu'elle prenoit pour la même que lui avoit donnée la Magicienne, soit qu'elle appréhendât que sa fille ne s'en servît mal à propos, ou qu'elle voulût elle-même être maîtresse de la vie de la Princesse en cas que contre son esperance Ambitieux consentît à s'allier avec Bon & Rebon, elle ne voulut point la laisser après elle.

Tandis qu'elle étoit occupée du soin criminel d'exécuter sans danger son abominable dessein,

le Prince & son Amante ne songeoient qu'à joüir du plaisir de s'aimer & de se le dire, sans contrainte. Le Roy partageoit leur bonheur, & les Nayades étoient souvent témoins des transports de ces jeunes Amans. Pour ne les pas troubler dans la douceur qu'ils goûtoient, Bon & Rebon se chargeoit de conduire de son cabinet & sans être connu les travaux qu'ils vouloient faire. Parfait lui avoit apporté un plan de la Place & de tout ce qui pouvoit être fortifié dans cette Province ; Bon & Rebon, qui entendoit parfaitement les fortifications, traçoit tous les ouvrages qu'il jugeoit nécessaires ; ce qui étoit exécuté exactement par les Ingenieurs qui admiroient le talent de leur Prince ; car Parfait ne voulant confier le secret du Roy à personne, leur laissoit croire que les

Plans qu'il leur donnoit étoient de ſa compoſition.

Comme le voyage de l'Envoyé du Prince ne pouvoit pas être fait auſſi promptement qu'il l'auroit déſiré, tout fut en état de deffenſe long-tems avant que la réponſe d'Ambitieux pût arriver; la propoſition dont il avoit chargé cet envoyé étoit d'une trop grande importance pour n'être pas murement examinée, & malheureuſement on tarda trop; car quelques jours avant que la réponſe fût faite, Richarde arriva, où dans une audience ſecrette que l'Uſurpateur lui accorda, elle l'inſtruiſit des meſures que ſon fils prenoit conjointement avec le Pere de Liſimene, afin de n'être point troublés ni ſurpris dans l'exécution de leur deſſein, ſe gardant bien de l'entretenir de ce qui auroit pû le juſtifier, ſupprimant

ce que Pigriéche leur avoit entendu dire de grand & de genereux, lorſqu'ils avoient tenu conſeil, diſant au contraire tout ce qui pouvoit augmenter la colere & les allarmes du Tiran, qui n'étoit déja que trop irrité par les propoſitions que Parfait lui avoit fait faire.

Cependant comme il importoit à Ambitieux d'empêcher un ſecret auſſi dangereux de tranſpirer, il fit enfermer Richarde dans un lieu impénétrable, & ayant pris toutes les meſures convenables dans une conjoncture ſi délicate, il congedia l'eſpece d'Ambaſſadeur de ſon fils, & ne répondit à ſes propoſitions que par un refus formel, ſans lui laiſſer appercevoir qu'il eût la moindre connoiſſance des liaiſons intimes qui étoient entre le Roy & le Prince, feignant de ne voir

dans ces propositions que des raisons de politique dictées par le désir de régner.

Parfait ne fut point étonné d'un mauvais succès auquel il s'étoit attendu, & pria instamment Bon & Rebon d'exécuter les promesses qu'il lui avoit faites. Le Roi n'hésitant plus à le satisfaire, ils résolurent de se rendre sans suite & fort secretement tous trois à un petit Temple rustique, qui n'étoit pas éloigné du sejour des Nayades. Le Sacrificateur, averti par le Prince, se tint prêt pour la cérémonie qui se devoit faire sans éclat. Mais Pigriéche qui les épioit sans cesse, & qui, au moyen du buisson où elle s'embusquoit tous les jours étoit instruite de tous leurs desseins par eux-mêmes, voyant que cette union si cruelle pour elle étoit près de la conclusion, entra dans

un déſeſpoir inexprimable ; il fut d'autant plus violent, qu'elle ne ſçavoit comment s'y prendre pour détruire les projets de ces heureux Amans. Elle maudit mille fois la négligence de ſa mere & la précaution qu'elle avoit euë d'emporter la bougie, par le moyen de qui elle ſe feroit tout d'un coup fait juſtice, ſi elle avoit été en ſon pouvoir.

Cet expédient manquant, ſon amour lui en fit imaginer un autre, qui quoique très-fou, n'étoit point abſolument impoſſible, elle ſe flatta de le faire réuſſir. Ce fut d'abuſer Parfait, & de l'engager à l'épouſer au lieu de Liſimene. Pigriéche connoiſſoit une herbe, dont la vertu étoit d'endormir pendant douze heures ceux qui ſe couchoient deſſus, & de leur ôter tous ſentimens. Elle en alla cueillir une poignée & la mit ſous

le chevet du Roy, où l'herbe faisant son effet ordinaire, endormit si bien le Monarque, qu'il ressembloit à un homme mort plutôt qu'à un homme plongé dans le sommeil.

Lisimene trouvant son pere dans cet état, tenta vainement de l'éveiller, & le voyant froid & immobile, elle ne douta plus qu'il ne fût mort, ou près d'expirer. Alors elle s'abandonna aux cris & aux larmes, appellant les Dieux & les hommes à son secours; elle implora par les plus humbles supplications celui de Pigriéche. Mais cette Furie, loin d'être touchée d'un desastre dont elle étoit la cause, & de se laisser attendrir par la douleur de la Princesse, ne songea qu'à profiter de l'état où elle avoit mis le pere & la fille, se parant des habits de Liron, & se couvrant d'un

grand

grand voile, elle ſe rendit au lieu où ſa rivale étoit attenduë.

On l'y attendoit en effet avec toute l'impatience que l'amour eſt capable de cauſer dans un cœur veritablement épris. Le Prince, qui croyoit toucher au plus heureux moment de ſa vie, avoit devancé le jour de plus de deux heures, & il ne répandoit encore qu'une lueur bien foible, lorſque la mauſſade Pigriéche parut ſous une reſſemblance qu'elle étoit ſi peu capable de ſoutenir.

Le Prince, trompé par les habits, ne manqua pas de s'y méprendre, & courant au-devant de cette feinte Liſimene avec un empreſſement digne de celle qu'elle repreſentoit : Enfin, belle Princeſſe (lui dit-il tout tranſporté) voici l'heureux moment qui va nous unir pour jamais;

que je l'ai ſouhaité ce moment ſi doux & cette union charmante, qui peut ſeule faire mon bonheur, nuls obſtacles ne le peuvent retarder. Mais (ajoûta-t-il, voyant que cette fauſſe Princeſſe étoit ſeule) où eſt donc votre auguſte Pere, qui peut le retenir ailleurs dans un tems où ſa préſence nous eſt ſi néceſſaire?... Juſte Ciel! (s'écria-t-il) le Roy auroit-il changé de ſentiment?

Pigriéche n'oſoit répondre, de peur que ſa voix ne la trahît. Que ſignifie ce ſilence (continua-t'il avec beaucoup de vivacité) vous vous taiſez, mon aimable Liſimene, & dans le moment où vous ne devriez pas craindre d'en trop dire? Ah! de grace parlez-moi, & m'apprenez ce qu'eſt devenu le Roy; ne me laiſſez point dans le trouble où je ſuis. Helas pourquoi me priver du plaiſir de

voir vos beaux yeux. Levez enfin ce voile importun que vous reprendrez quand nous ſerons aux pieds des autels ; nous ſommes dans une ſolitude où cette cérémonie ne doit pas être obſervée ſi rigoureuſement qu'à la Cour ou dans les Villes. Mais helas ! ne vous en couvrez-vous point pour me cacher la répugnance que vous avez à me rendre heureux ? Juſte Ciel ! ſerois-je aſſez infortuné pour que mon amour vous déplût ? Si vous m'aimez encore, ma belle Princeſſe, pourſuivit-il en ſe jettant à ſes genoux, laiſſez-moi mieux connoître que vous partagez mon bonheur, & me tirez d'un doute ſi cruel. A ces mots le Prince impatient alloit lever le voile trompeur, quelqu'efforts que fit le monſtre qui en étoit couvert pour

le défendre ; mais il n'en eut pas le tems.

Quatre hommes, qui furent à l'inſtant ſuivis de plus de trente, ſortirent d'entre les arbres, ſe ſaiſirent de lui, ſans qu'il eût eu un moment pour ſe reconnoître, encore moins pour ſe deffendre, ils l'enleverent, & à même tems pluſieurs de leurs compagnons ſe jetterent ſur Pigriéche, qu'ils porterent l'un & l'autre juſqu'au bord de la mer, où deux navires les attendoient, ils firent monter le Prince ſur l'un, & Pigriéche, malgré ſes cris fut miſe ſur l'autre.

Mais qui pourra repreſenter la douleur du Prince lorſqu'il vit apporter Bon & Rebon, & que par ce cruel contretems il perdoit l'eſpoir de poſſeder Liſimene, quelles imprécations ne fit-il pas contre ſa deſtinée, qu'il

accuſoit d'un malheur dont l'exécrable Richarde étoit le ſeul auteur ; l'enlevement du Roi & le ſien étant le fruit des avis que cette méchante femme avoit donnés à Ambitieux, qui n'avoit pas crû devoir employer la force ouverte contre ſon fils, ni commettre à la fortune un ſuccès que la valeur de Parfait rendoit fort douteux.

Ce Tiran fit partir des hommes fidéles qui lui étoient dévoüés & conduits par un de ſes confidens, qui ſous prétexte de ſe dérober à ſa cruauté, feignirent de venir chercher un azile auprès de ſon fils. Comme cela arrivoit fort ſouvent, ils réuſſirent à tromper Parfait avec d'autant plus de facilité, que Richarde les avoit informés exactement de toutes les démarches du Prince, & ſurtout des fréquens

voyages qu'il avoit coutume de faire dans les lieux où Liron faisoit paître ses troupeaux, où il venoit seul & sans défense.

Ils avoient ordre d'enlever l'Amant & la Maîtresse, & trompés ainsi que lui par l'habillement de Pigriéche, ils s'en saisirent à la place de la Princesse, se croyant très-heureux de l'avoir rencontrée si à propos.

Leur commission ne se bornoit pas seulement à l'enlevement du Prince & de l'objet de ses amours, il leur fut ordonné sur-tout de se saisir de Bon & Rebon.

Pour exécuter cet ordre, tandis qu'une partie de ces soldats emmenoient les Amans, l'autre se rendit à l'habitation de Richarde où ils trouverent le Roi, de qui le sommeil que lui avoit causé l'artifice de Pigriéche venoit de

finit ; mais ce Monarque en étoit encore si étourdi, qu'il n'avoit pas une connoissance plus distincte que celle d'un homme qui sortiroit d'une longue ivresse. Ce fut en cet état qu'il fut apporté auprès de Parfait ; & comme les satellites du Tiran croyoient s'être rendus maîtres de tous ceux qu'on leur avoit commandés d'arrêter, ils partirent à l'instant.

Lisimene désespérée de voir enlever son pere au moment qu'elle commençoit à revenir de l'appréhention où l'avoit jettée sa mort apparente, & le voyant tomber dans un danger encore plus grand que celui dont il venoit de sortir, sans esperance de l'en pouvoir tirer, se jetta aux genoux de ces barbares ravisseurs. Mais elle les supplia en vain de lui accorder du moins la triste faveur de l'emmener aussi. Ils furent

ſourds à ſes prieres & à ſes larmes ; & comme ils ne connoiſſoient pas cette Princeſſe, loin de croire que ſon enlevement pût importer à Ambitieux, ils la prirent pour une Eſclave affectionnée, dont malgré leur férocité, ils eſtimerent aſſez le zéle pour ne pas la maltraiter, quoiqu'en ſe jettant audevant d'eux, elle fît tout ce qu'elle pouvoit pour tirer ſon pere de leurs mains. Malgré tout ce qu'elle pût faire, ſes efforts n'étant pas ſuffiſans, & ſa force n'égalant pas ſa bonne volonté, elle eut la douleur de voir emporter le Roi par des gens qui firent aſſez peu de cas de ſa perſonne, pour refuſer de ſe charger d'elle. Mais la fidelité qu'elle témoignoit pour Bon & Rebon, qu'ils croyoient ſon Maître, les toucha d'une eſpece de compaſſion qui ne leur permit pas de

ſonger à lui faire le moindre outrage, & la laiſſant pouſſer des cris inutiles, ils s'enfuirent avec leur proye ; marchant d'une ſi grande diligence, qu'ils furent rendus au vaiſſeau qui les attendoit, & qu'ils eurent laiſſé le bord avant que Liſimene pût y arriver, quoiqu'elle eût couru de toute ſa force après eux. Elle vit ſeulement le vaiſſeau d'aſſez près pour connoître que Parfait avoit eu la même deſtinée que le Roi. La douleur de cette Princeſſe infortunée en redoubla & achevant de perdre toute eſperance, elle courut long-tems ſans ſçavoir où elle alloit. Enfin, accablée de douleur & de laſſitude, elle ſe laiſſa tomber ſur l'herbe, ſans force & preſque ſans connoiſſance, & ne revint de cet affreux état que pour enviſager toute l'horreur de ſon infortune.

Miſerable que je ſuis (s'écria-t-elle d'une voix preſqu'étouffée par les ſanglots) que vais-je devenir, & que dois-je faire après un ſi grand malheur ! Mon Pere & mon Epoux vont périr ſans doute, & c'eſt moi qui ſuis cauſe de leur infortune.

Si Parfait n'avoit point pris le funeſte amour qui le perd (pourſuivit-elle) notre Tiran commun l'auroit laiſſé joüir en repos de la liberté qu'il avoit dans ce deſert, il y vivroit tranquile, & mon Pere auroit continué à ſupporter conſtamment ſa mauvaiſe fortune. Le ſeuldéſir de me tirer de la déplorable ſituation où j'étois, les a précipités l'un & l'autre dans un abîme d'où je ne puis me flater de les voir ſortir. Ainſi (ajoûtoit-elle) je n'ai plus de reſſource qu'en la mort. Eh bien mourons donc.

A ces mots elle tomba dans un anéantiſſement, qui lui auroit épargné la peine d'abreger ſes jours, l'état où étoit cette Princeſſe infortunée étant plus que ſuffiſant pour lui accorder ce funeſte ſecours, & ſans doute elle fût expirée, ſi par un hazard favorable elle ne ſe fût pas trouvée ſous le poirier merveilleux, qui étoit ſur le chemin qu'avoient tenu les raviſſeurs; c'étoit près de cet arbre où les forces de la belle Liſimene l'avoient abandonnée, & où ſon deſeſpoir étant parvenu au plus haut point, elle étoit enfin prête à rendre les derniers ſoupirs, lorſqu'un évenement extraordinaire la rapella à la vie en l'obligeant à faire diverſion à ſa douleur.

Le poirier ſe remua tout à coup, ſans qu'il fût agité par aucun vent, & une voix qui n'avoit rien d'af-

freux, quoiqu'elle reſſemblât au bruit que la ſcie fait ſur le bois, prononça diſtinctement ces mots: *A quoi penſe-tu, triſte Amante & fille infortunée, eſt-ce en te livrant à la douleur que tu crois triompher de tes malheurs? As-tu perdu le ſouvenir des Nimphes de la Fontaine? Ou ſeroit-il poſſible que tu mépriſaſſes leur ſecours?* Ce reproche, qui ſans avoir rien d'amer, étoit ſi propre à faire revenir la Princeſſe à elle-même, ayant ranimé ſon courage & ſes forces, elle ſe leva en diligence, & remercia l'Hamadriade qui lui donnoit un avis auſſi ſalutaire, & qui rappelloit à cette Princeſſe affligée le ſouvenir de la protection des Nayades, que l'accablement où l'avoit jetté ſon malheur avoit entierement effacé de ſa mémoire.

Elle courut à la Fontaine, & s'y jetta avec tant de précipita-

tion, qu'elle ne penſa pas même à appeller les Nimphes. Mais elle n'en fut pas moins bien reçuë, [quoique ces Divinités euſſent en quelque ſorte ſujet d'être offenſées du peu de confiance qu'elle avoit euë en elles] la douleur de Liſimene inſpiroit trop de pitié pour laiſſer quelque place au plus leger reſſentiment, & les Nayades l'aimoient trop pour l'accabler de reproches dans une occaſion ſi preſſante; ſes larmes furent long-tems les ſeules interprétes de ſes peines. Mais enfin Criſtaline interrompit ce triſte ſilence par ſes embraſſemens. Je ſçai vos nouveaux malheurs (lui dit-elle) & je ne vous puis cacher, ma chere enfant, que vous avez beſoin de toute votre conſtance pour les ſupporter.

Helas, Souveraine des Eaux! (s'écria la Princeſſe en ſanglotant)

eſt-ce donc le bonheur que vous m'aviez promis, & ne ſera-t-il fondé que ſur l'uſage d'une vertu qui fait honneur au cœur ſans le ſoulager ; avez-vous oublié ce que vous me dîtes lorſque je vous apportai la bougie miſterieuſe à laquelle mes jours ſont attachés.

Je ne vous ai pas promis qu'il ne vous arriveroit plus d'infortunes (reprit la Nayade) cela excédoit mon pouvoir, & je ne vous dis rien autre choſe, ſinon que vous triompheriez des mauvaiſes intentions qu'on avoit contre vos jours ; je vous exhortai à la patience ; & c'eſt effectivement l'unique reſſource que vous ayiez aujourd'hui. Mais, malgré vos malheurs préſens (ajoûta-t-elle) vous feriez mal de vous abandonner au deſeſpoir ; puiſque ce ſeroit mettre un obſtacle invinci-

ble aux remedes qu'il peut encore y avoir.

Ces derniers mots remirent un peu de calme dans le cœur de cette belle affligée, & lui rendirent un rayon d'eſperance, elle remercia ſa bienfaitrice, & la ſupplia de joindre à toutes ſes bontés celle de lui donner les moyens de ſe rendre auprès de ſon pere. Non, ma chere Liſimene (répondit la Divinité) j'ai ſur cela des idées bien differentes des vôtres; car j'ai réſolu de vous faire reſter parmi nous juſqu'au moment que Bon & Rebon, & votre Amant, ſeront délivrés des mains de l'Uſurpateur. La Princeſſe n'oſa réſiſter, quelque regret qu'elle eût d'être éloignée du Roy ſon pere, & peut-être de Parfait.

Fin de la quatriéme journée.

Cependant Bon & Rebon, Parfait, & Pigriéche, ayant vogué quelque tems, arriverent à la Cour d'Ambitieux. Pigriéche étoit devenuë furieuſe; elle faiſoit mille efforts pour ſe jetter ſur les Matelots, à qui elle vouloit tout au moins arracher les yeux. Ses fureurs groſſieres furent pouſſées ſi loin que pour s'en garentir ils furent contraints de la lier. Elle fut trop heureuſe que l'erreur de ceux qui la gardoient leur eût perſuadé qu'ils étoient chargés du ſoin de conduire une Princeſſe; car s'ils n'avoient pas été retenus par le reſpect que ce titre impoſe, ils en auroient agi un peu plus familierement avec cette belle proye: mais convaincus que Pigriéche étoit Liſimene, ils la reſpectoient malgré ſes extravagances, quoiqu'elle leur redît mille fois qu'ils ſe mépre-

noient

noient, qu'elle n'étoit point celle qu'ils avoient eu ordre d'arrêter. Ils écoutoient ce discours comme une feinte ; tout le fruit qu'elle en retira pendant quelque tems, ce fut de s'attirer de nouvelles considerations pour prix de ses grossieretés, quoiqu'ils la regardassent comme une Princesse indigne du haut rang où le sort l'avoit placée. Mais à la fin ses emportemens redoublés, ses ridicules menaces, & les injures dont elle les assaisonnoit, lui attirerent le mépris & l'indignation de tous ceux qui se trouverent exposés au torrent de ses impertinences.

Les fureurs de la Princesse supposée étant en quelque sorte diminuées, parce que la voix de cette maussade créature avoit baissé malgré elle, & qu'elle s'étoit affoiblie par la fatigue que

lui avoit causée ses cris ; les Matelots commencerent à l'écouter lorsqu'elle leur redit d'un ton plus doux qu'ils s'étoient mépris & qu'elle étoit fille de Richarde. Mais cet éclaircissement venoit trop tard pour être reçu favorablement, & pour lui être fort utile ; au contraire, il pensa lui devenir funeste ; puisque ses ravisseurs au desespoir de leur méprise, délibererent entr'eux s'ils ne la jetteroient pas à la mer. Ils n'en furent retenus que parce qu'ils esperererent se justifier plus aisément en la presentant revêtuë des habits de Lisimene, & en la prenant elle-même à témoin du lieu où ils l'avoient enlevée.

S'il n'avoit été question que de retourner au desert pour la laisser, & reprendre la veritable Princesse à sa place, ils n'auroient point balancé. Mais comment s'en

flater ? Il n'étoit pas naturel que la bergere Princeſſe les y eût attendus après l'éclat que les trois enlevemens précédens devoient avoir fait dans le païs, & ſurtout dans la maiſon de Richarde.

Un autre motif cauſé par un ſentiment d'humanité, prolongea auſſi les jours de Pigriéche. Celui qui commandoit cette troupe n'ignoroit pas le ſort qui étoit préparé à Liſimene ; & quoique la fidelité que ces Officiers avoient jurée à Ambitieux, qu'ils regardoient comme leur Souverain, les eût portés à s'acquiter exactement de la commiſſion dont ils avoient été chargés, ils ne pouvoient ſonger ſans pitié que la mort de cette Princeſſe étoit réſoluë. Mais comme ils préſumoient qu'on la feroit mourir en arrivant avec beaucoup de miſtere, pour ne pas rouir le

risquè d'une sédition en sa faveur, & en celle de son pere ; ils espéroient que ce seroit assez tôt & assez secrettement pour ne pas donner le tems à leur Maître de pénétrer la mépriſe qu'on venoit de faire. Qu'ainſi la mort de Pigriéche produiroit tout-à-la fois deux effets également avantageux pour eux & pour Liſimone; puiſqu'en ſauvant la vie à cette Princeſſe, elle empêcheroit que leur bévuë ne fût découverte.

Celui à qui cette penſée étoit venuë, la communiqua à ſes compagnons, qui l'approuverent tous. Le tourment que la fille de Richarde s'étoit donnée depuis ſa détention avoit été ſi violent, que non-ſeulement elle avoit ceſſé de parler ; mais la foibleſſe l'avoit encore obligée à fermer les yeux, & elle paroiſſoit enſevelie dans un profond ſommeil. Ce qui trom-

pant ceux qui la gardoient, les empêcha de se contraindre & de prendre la précaution de s'éloigner d'elle pour s'entretenir sur une matiere qui lui étoit si importante : mais Pigriéche n'en perdit pas un mot.

L'horreur de la destinée qui lui étoit préparée, lui ayant rendu ses forces, elle recommança à pousser des cris qui alloient jusqu'aux hurlemens. Quoi ! s'écria t elle en se debattant & en faisant des efforts pour rompre les liens qui la retenoient, vous prétendez donc, scelerats que vous êtes, sauver la vie d'une Princesse criminelle, aux dépens de la mienne, & mon innocence, ni votre devoir, ne peuvent vous retenir ; il faudra que je périsse pour la sureté de l'indigne Lisimene, de cette coupable Liron, qui avoit séduit le fils du Roy, qui le rend

doit rebelle aux volontés de son pere, & qui portoit l'audace jusqu'à vouloir en faire son époux.

Quoi faut-il (continua-t-elle) que mes soins pour empêcher ce crime, loin de faire quelque tort à une personne aussi coupable, tourne à sa gloire, & me devienne funeste. Si elle se fût trouvée à l'assignation, il se feroit fait des prodiges pour sa conservation, tandis qu'il s'en fait pour ma perte.

Il faut avoüer que la vertu est bien persecutée à présent; (ajoûtoit-elle) mais lâches & traitres que vous êtes n'attendez pas que je souffre tranquilement votre attentat, & que je vous laisse abuser ainsi de la confiance que votre Roy a euë en vous. Je l'avertirai de cette infidelité, & vous ferez punis comme elle le mérite.

Quoique Pigriéche leur dît tout ce qu'elle crut plus propre à leur faire changer de deſſein, c'étoit en vain qu'elle déployoit ſa pétulente éloquence, elle parloit à des ſourds, & quoique la crainte de la mort, & d'une mort qui aſſuroit la vie de ſa rivale, lui eût redonné la force & la rage que ſa foibleſſe avoit ſuſpenduë, ceux qui l'écoutoient ne changerent pas pour cela de deſſein, & ils ne firent que rire des fureurs de cette forcenée.

Cependant, comme ſes clameurs troubloient le repos de tout le monde, & qu'ils empêchoient les Matelots d'entendre les ordres qu'on leur donnoit pour la manœuvre, le Conducteur du vaiſſeau après l'avoir pluſieurs fois menacée de hâter la fin de ſa vie, en la jettant à la mer, s'aviſa d'un autre expedient

pour la faire taire, ce fut de lui mettre un bâton dans la bouche & de le lui attacher bien ferme derriere la tête, en faisant passer les liens qui le tenoient; ce qui lui fit demeurer la bouche ouverte sans qu'elle pût proferer un mot, ni même pousser un cri; & pour l'empêcher de détacher ce bâton, il eut la précaution de lui lier les mains. Ce ne fut pas tout, & les infortunes de Pigriéche n'étoient pas à leur terme; car les roseaux dont Liron l'avoit délivrée en sollicitant les Nayades en sa faveur, revinrent avec plus d'abondance que jamais au même moment qu'on étoit prêt de descendre à terre.

Ce prodige effraya tous ceux du vaisseau, & ils ne douterent plus que Pigriéche ne fût une Magicienne; ce qui obligea l'Equipage à veiller de plus près sur elle, dans la crainte qu'elle ne leur échapât.

Le

Le premier ſoin de ſes gardes fut en arrivant de la mettre dans un cachot, profond & obſcur, ſéparé de Bon & Rebon, & fort éloigné de la priſon de Parfait.

Ambitieux ravi de tenir en ſa puiſſance ſes ennemis les plus redoutables, jugeant qu'il n'y avoit qu'une prompte exécution qui le pût garantir de leur vangeance, & lui aſſurer un état tranquille, jura leur mort.

En vain la voix du ſang voulut s'elever en faveur de ſon fils. L'Arrêt de ce Prince fût prononcé comme celui des autres. C'étoit aſſez qu'il fut lié d'affection & d'intérêt avec Bon & Rebon, pour être jugé indigne de pardon. D'ailleurs ce Tiran ne voïoit point d'autre moyen pour arracher toutes les ſemences de rebellion que de ſacrifier ce fils infortuné, & d'en faire un exemple propre à intimi-

der ceux qui pourroient à l'avenir former le desir de conspirer contre lui.

La Reine, plus barbare encore que son Epoux, & qui étoit idolâtre du frere de Parfait, fomentoit par les discours les plus véhémens la fureur du Roy, & l'excitoit à un double parricide.

Ambitieux ayant fait assembler son Conseil pour la forme seulement, y fit paroître ces Princes infortunés, reprochant à son fils sa prétenduë revolte, à laquelle il donna les couleurs les plus odieuses & les plus criminelles. Imputant aussi à Bon & Rébon d'avoir séduit Parfait, de l'avoir armé contre son pere, pour le renverser du Trône; il poussa la calomnie jusqu'à dire qu'il l'avoit excité à lui arracher la vie.

Le Roy prisonnier, que son courage & sa vertu, ainsi que les

malheurs qui l'accabloient depuis si long-tems, avoient pour ainsi dire, dégoûté de la vie, ne fit aucun effort pour conserver ses jours.

Employant son unique soin à justifier Parfait, aimant mieux se charger seul de tout ce qu'on lui imputoit, que de commettre le Prince pour sa justification particuliere, qui d'ailleurs auroit trop avilli ce Roy malheureux. Mais comme il parloit à un homme prévenu, & qu'Ambitieux vouloit perdre son fils, tout ce que pût dire Bon & Rebon fut inutile. Parfait & son complice furent tout d'une voix condamnés au supplice du feu. Et l'Usurpateur n'étant pas encore satisfait de ces deux victimes, que sa tirannie cherchoit à s'immoler. Ordonna que l'on emmenât aussi Lisimene qu'il vouloit réunir par la mort à son Pere & à son Amant.

Ces deux illustres Prisonniers avoient soutenu avec une constance admirable, l'Arrêt qui leur venoit d'être prononcé, chacun d'eux ne paroissant touché que de la perte de son ami. Mais lorsqu'ils entendirent condamner la Princesse (qu'ils croyent entre les mains du Tyran) au même genre de mort, leur fermeté les abandonna. Cruel Ambitieux, s'écria Bon & Rebon, que crains-tu à present, ma perte n'est-elle pas suffisante pour t'assurer la Couronne que tu m'enleves. Pourquoi te soüiller du sang d'une Princesse innocente, sans appuy, sans secours, & qui ne doit plus te donner aucune deffiance. Si ta barbare politique t'oblige a m'ôter le jour, songe que tu n'en peus priver ma fille sans te noircir du plus affreux des crimes. Souviens toi ingrat, continua ce Monarque, en

s'attandriſſant, de toute l'affection que j'ai eûë pour toi. Que j'ai été le maître de te faire mourir... Que je l'aurois dû, & que loin de l'avoir fait, je t'ai comblé de graces. Je ne te rappelle point ce ſouvenir, dans le deſſein de t'engager à révoquer la Sentence cruelle que tu as prononcée contre moi. Je mourrai ſans regret, & même ſans te haïr, pourvû que tu n'attentes point aux jours de ma chere Liſimene.

Le Roy parloit d'un ton capable d'attendrir les cœurs les plus inflexibles; celui du perfide Ambitieux étoit ſeul capable d'y réſiſter; inſenſible à des plaintes ſi touchantes, loin de daigner y répondre, il ne l'écoutoit ſeulement pas. Mais ſi la douleur de Bon & Rebon étoit exceſſive, celle de Parfait n'étoit pas moindre.

Pere cruel, diſoit-il, à cet Uſur-

pateur ; ne devrois tu pas être content de m'ôter la vie, ſans attenter à celle de ton Maître ; & ſe peut-il que ſans frémir, tu oſes encore vouloir immoler Liſimene ? N'eſt-ce pas aſſez que tu les ayes dépoüillés de ce qui leur appartenoit ſi légitimement, ſans pouſſer ta rage juſqu'à faire perir un Roy généreux & une Princeſſe innocente ? Reſpecte du moins ſa beauté & ſa vertu. Souviens-toi que ſi elle eſt coupable, ce n'eſt que d'avoir fui d'une Cour que ſes larmes & ſa preſence auroient ſans doute ſoulevée contre toi. Mais, loin de ſonger à vanger ſon pere, & à ſe vanger elle-même, elle a cherché un azile dans les lieux les plus ſauvages où ſa main ne s'eſt armée que d'une houlette, tandis qu'elle abandonnoit le Sceptre de ſon Pere à ta criminelle ambition.

Parfait parloit avec tant de véhémence, & il étoit ſi pénétré du triſte ſort de ſa Maîtreſſe qu'il ne ſongeoit point à ménager les termes, ne croyant pas en pouvoir trouver de trop forts pour exprimer les ſentimens que lui inſpiroit le peril de cette Princeſſe. Mais faiſant reflexion que ce qu'il diſoit, le rendoit encore plus coupable, & ſongeant enfin, qu'en manquant au reſpect qu'un fils doit à ſon Pere, loin d'adoucir ce Tiran, c'étoit travailler, au contraire, à le porter aux plus grandes extrêmités. Il changea de ton, & ſe proſterna aux pieds d'ambitieux.

Pardonnez-moi Seigneur, lui dit-il, j'étois innocent, quand j'ai paru devant vous. Je n'avois jamais conſpiré, ni même fait la moindre démarche qui dût m'attirer votre courroux. Mais l'excès

où je viens de m'emporter, me rend abſolument coupable. Je mérite la mort, & je la déſire comme une juſtice qui m'eſt dûë. Redoublés, s'il eſt poſſible, les tourmens que vous me préparez, je les ſouffrirai ſans murmurer de votre rigueur. Je ne vous demande pour toute grace, que de ne me pas livrer au cruel déſeſpoir, de voir envelopper dans mon malheur une perſonne qui m'eſt plus chere que la vie, & qui ne vous a jamais offenſé.

L'affliction & les gémiſſemens de ce Prince avoient excité une telle compaſſion dans les cœurs de l'aſſemblée, que tout le monde pleuroit. Il n'y eut que le ſeul Ambitieux qui conſerva ſa dureté, & regardant fierement Parfait. Fils infidelle & perfide, lui répondit-il, je ſuis ravi de voir que ta lâcheté, me découvre & me four-

niſſe ſi heureuſement l'occaſion de te punir comme tes crimes le méritent. N'attends aucunes graces de ton Roy irrité, tu mourras, pourſuivit-il, & pour proportionner le ſupplice au crime, tu verras avant de mourir expirer à tes yeux cette fatale Princeſſe qui ta fait oublier ton devoir. Ta mort deviendra un exemple formidable à ceux de mes ſujets, qui pourroient être tentés de te reſſembler. Pour commencer ta peine, on va te montrer ton amante chargée de chaînes : tu la verras expirer dans les ſupplices, & tu entendras bien-tôt après prononcer ton propre Arrêt.

Cette réponce inhumaine, glaça les ſens du Prince, & le mit en un tel état qu'il ne lui reſta pas la force de repliquer.

Il étoit dans cette funeſte ſituation, & Bon & Rebon qui ſe trou-

voit pour le moins auſſi conſterné, que Parfait, étoit prêt à mourir de douleur, lorſque la prétenduë Liſiméne parut.

Ces cris l'annoncerent long-tems avant qu'on la vît. On lui avoit rendu la liberté de parler. Mais elle étoit d'une humeur ſi violente, qu'étant inſtruite par ſes gardes, que le Tiran ne la demandoit que pour lui faire ôter la vie, on avoit été obligé de lui enchaîner les bras de peur qu'elle n'étranglât ceux qui l'accompagnoient. Ainſi elle étoit accablée ſous le poids de ſes fers, en ayant tout au moins la charge de trois perſonnes.

Comme elle s'étoit vautrée dans ſon cachot, ſes larmes & ſon ſang qui ruiſſelloit en quelqu'endroits, par les coups qu'elle même s'étoit donnés dans ſon déſeſpoir, ſe joignant au limon qui s'étoit atta-

ché à ſon viſage, y faiſoit une eſpece de pâte qui s'étant confonduë dans les roſeaux dont il étoit ombragé, augmentoient l'horreur qu'elle inſpiroit naturellement, en ſorte que rien dans la nature n'a jamais été plus hideux.

Sa preſence porta l'épouvante dans le cœur de tous les Spectateurs, la frayeur qu'elle leur fit penſa les faire fuïr. Ambitieux, lui-meme, ne fut point exempt de la terreur générale, s'imaginant que ce qu'il voyoit étoit un ſpectre qui avoit pris la figure de Liſimene pour le punir de tant de crimes. Mais la fureur de régner, qui étoit le ſeul principe de toutes ſes actions, étouffant les remors & l'effroi que cette vûë excitoit dans ſon ame coupable, il fut le premier qui ſe remit; & rappellant ceux qui fuyoient, il s'écria qu'il ne falloit pas d'autres

preuves contre Bon & Rebon, ni contre ſa fille que celles qu'ils voyoient. Etant clair, que l'un & l'autre avoient commerce avec les eſprits infernaux ; ce qui ne pouvoit être que dans l'intention de le perdre, & peut-être de faire périr tout le Royaume. Que ce criminel deſſein étoit ſans doute l'unique raiſon qui avoit engagé Liſimene à ſe déguiſer de la ſorte.

Pigriéche qui entendit ce diſcours, ne demeura pas muette en une ſi belle occaſion de parler, & faiſant précéder par un torrent d'injures : ce qu'elle avoit à dire pour ſa juſtification, elle répondit à Ambitieux qu'il étoit faux, qu'elle fut un eſprit infernal, puiſque bien loin de cela, elle étoit une fille innocente & malheureuſe.... A cet aveu ſans en entendre d'avantage, Ambitieux perſuadé qu'en effet Pigriéche n'étoit

que ce qu'elle disoit. C'est-à-dire, une fille malheureuse, (puisqu'elle étoit entre ses mains ; & qu'il la prenoit toujours pour la Princesse) demanda à ceux qui la tenoient, s'il étoit possible que celle qu'il voyoit fut Lisimene. Ils répondirent que du moins c'étoit bien surement elle qui alloit épouser le Prince, l'ayant arrêtée avec lui au moment qu'ils étoient prêts d'entrer dans le Temple.

Quoi, dit Ambitieux d'un air mépriſant, voilà cette beauté ſi parfaite, & ce digne objet de la paſſion d'un jeune témeraire. Il faut aſſurément, pourſuivit-il, que le Ciel l'ait frappé d'aveuglement, ou que ce ſoit pour le punir de ſa revolte, que ſa maîtreſſe ait été changée en monſtre.

Il s'éleva dans l'aſſemblée un murmure général, cauſé par l'étonnement que donnoit le mauvais

goût du Prince. Tandis que l'amoureux Parfait, qui un moment auparavant étoit presque mort de douleur, & qui reconnut à l'instant la mépriſe, paſſa du funeſte état où il avoit été à une douce tranquilité. Et ſans trop s'embaraſſer de la fin de cet evénement, il garda un profond ſilence.

Pour ce qui eſt de Pigriéche, elle parloit ſans ceſſe, & n'en étoit pas mieux entenduë. La peur de la mort la troubloit ſi fort qu'elle bredoüilloit ſans pouvoir articuler un ſeul mot. Ambitieux avoit de la peine à ſe perſuader que ce monſtre fut la Princeſſe qu'il avoit vuë ſouvent dans ſon enfance, & pour s'en éclaircir s'adreſſant à Bon & Rebon, il lui commanda avec hauteur de déclarer ſi cette effroyable créature étoit ſa fille.

Cette demande fit frémir Pi-

griéche, & le péril qu'elle y voyoit attaché lui rendit la liberté de la langue.

Ah, ne le croyez pas, s'écria-t-elle, il aura bien la malice de dire qu'il eſt mon pere, pour avoir le plaiſir de me faire mourir. Mais, c'eſt une grande fauſſeté.

Bon & Rebon, que la preſence de Pigriéche avoit raſſuré ainſi que Parfait, ſur le ſort de Liſimene, ne pût s'empêcher de ſourire à ce diſcours. Je devrois juſtifier ta crainte, & t'avoüer pour ma fille, lui dit-il, tu mériterois que je me vangeaſſe ainſi, de tous les chagrins que tu nous a donnés, & que pour te punir de ta mauvaiſe humeur que tu as inſpirée à ta mere, je profitaſſe de cette occaſion. Mais le Ciel ayant préſervé ma chere Liſimene des maux qu'Ambitieux lui préparoît, ce ſeroit me rendre indigne de cette

grace que de l'offenſer par un menſonge. Ainſi, puiſque la vérité eſt favorable pour te ſauver la vie. Je ne refuſe pas d'être ſon organe. Non Ambitieux, ajouta-t-il, en s'adreſſant au tiran. Ce n'eſt point ici la Princeſſe que tu cherches, elle eſt échappée à ta pourſuite. Tu as eu raiſon de ne ty pas méprendre, puiſqu'elle eſt auſſi belle que celle qui paroît a tes yeux eſt effroyable.

Qui eſt elle donc, reprit Ambitieux. C'eſt Pigriéche, continua le Roi, elle eſt fille de Richarde, autrefois eſclave, & à preſent l'épouſe que tes cruautés m'ont forcé de prendre pour me mettre à couvert de tes pourſuites, & pour trouver une foible ſubſiſtance pendant le cours de mes infortunes.

Sans que la réponſe du Roy touchât l'Uſurpateur de pitié ni de remors, il n'eut pas de peine à croire

re ce qu'il lui disoit, & il en eût un véritable chagrin, cependant il ne laissa pas d'adresser la parole à Pigriéche, & lui demanda par quel hazard on l'avoit pû prendre pour une Princesse à qui elle ressembloit si peu.

Malgré sa bêtise, cette maussade personne ne laissa pas d'être fort offensée de ce discours. Et n'en sentit pas moins ce qu'il avoit de desobligeant, mais celui qui parloit de sa beauté avec tant d'irréverence, étoit Roy, & méchant. Ainsi Pigriéche voyant sa vie à la discrétion de ce terrible Maître, sans oser relever ce qu'il lui avoit dit de facheux, lui aprit la vérité. N'osant pas même lui déguiser l'attentât qu'elle avoit prémedité, en voulant s'honnorer de son alliance par cette insigne fourberie.

Elle ne pouvoit pas mieux pren-

dre ſon tems pour la lui découvrir. Car le couroux où les intentions de Bon & Rebon, & de Parfait avoient mis Ambitieux, ne permit pas à ce Prince de faire aucune attention à l'inſolente envie que Pigriéche avoit eûë d'être ſa ſa belle-fille, & ſans lui en faire aucun reproche. Il l'envoya trouver ſa mere.

Richarde fut extrêmement ſurpriſe en la voyant arriver. La tendreſſe qu'elle avoit pour cette fille, lui fit écouter le récit des dangers qu'elle avoit courus avec autant d'effroi que ſi elle l'y eut vûë expoſée de nouveau. Elle la fit mettre au lit pour la ſoulager. Ce n'étoit pas ſans beſoin ; car jamais on n'avoit tant ſouffert que cette malheureuſe avoit fait depuis qu'on l'avoit enlevée ; & ſi ſes tourmens euſſent encore duré deux jours, elle y auroit infailliblement ſuccombé.

Cependant, en attendant que l'on trouvât Lisimene, Ambitieux pour prévenir les accidens qui pourroient survenir, & lui arracher ses prisonniers, crût devoir hâter leur perte, & ordonna que dès ce jour même, on leur dressât un bucher au bord de la riviere qui traversoit la Ville. Son dessein étant d'y faire jetter leurs cendres après l'exécution.

Tandis que ces déplorables Princes étoient en liberté, tout le Royaume témoignoit un penchant à se révolter en leur faveur. Mais dans cette fatale occurence, comme il ne paroissoit pas qu'ils pussent jamais se trouver en état de se mettre à la tête de leur parti. Personne n'osoit rien faire de plus pour eux que de les plaindre, encore ne le faisoit-on qu'en secret. De sorte que le Tiran ne trouvant point d'obstacle à ses

desseins. Ces infortunés furent liés ensembles & conduits au lieu destiné pour leur supplice.

Le peuple s'y rendit en foule ; mais ce ne fut que pour solemniser leur perte par ses larmes, les troupes d'Ambitieux étant trop nombreuses, pour laisser aux amis qui restoient au Roy & à Parfait, aucune espérance de les secourir.

Les exécuteurs des fureurs du Tiran, n'attendoient plus que ses ordres, & pour ni point apporter de retardement, ils faisoient déja monter les Victimes sur le bucher, quand un bruit affreux, sortant de la riviere, causa une épouvante générale. Ce bruit fut accompagné d'un débordement du fleuve, qui en moins de quatre minutes innonda l'endroit où se devoit faire la plus abominable des exécutions.

L'eau croissoit avec tant de

promptitude qu'à peine l'Assemblée eut le tems de fuïr & de gagner les toits des maisons. Ambitieux qui étoit venu pour être témoin de ce barbare spectacle, fut obligé comme les autres de s'enfuïr vers son Palais, où il se sauva à peine avec sa famille, & quelques-uns de ses Courtisans.

Cette fuite générale fut si subite que personne ne songea à pourvoir à la sureté des Prisonniers, ils resterent seuls sur le bucher; mais si chargé de chaînes, que quand ils auroient pû être touchés du soin de conserver leur vie, il leur auroit été impossible de se sauver du danger où ils étoient. De sorte que dédaignant de faire d'inutiles efforts, ils se laisserent entraîner tranquillement par la rapidité des flots qui ressembloient aux vagues d'une mer en fureur.

Le peuple qui vît de loin ces

triſtes Victimes, emportées ainſi par les eaux, plaignit leur deſtinée, & les perdant bien-tôt de vûë, ne douta point qu'ils n'euſſent trouvé en cet élement le ſort qu'ils avoient été condamnés à trouver dans celui du feu.

Auſſi-tôt qu'ils eurent diſparu, la riviere devint calme & ſe remit dans ſon lit; ne laiſſant d'autre marque de ſon paſſage qu'un limon effroyable. Cependant le peuple crioit au prodige, diſoit que leur Dieu avoit voulu épargner au Roy & au Prince la honte de périr par la main des boureaux. Ambitieux, qui s'embarraſſoit peu de ces diſcours, & à qui il étoit indifférent que ce fût par le ſecours du feu ou de l'eau, qu'il fut délivré de ſes ennemis, triomphoit de cette avanture. Le ſeul bien qui manquoit à ſa joie, c'étoit que Liſimene n'eût pas été

enveloppée dans la perte de son Pere & de son Amant. Il fit faire de magnifiques obséques à ceux qu'il ne redoutoit plus, & se prépara à goûter la douceur de cet heureux succès.

Tous ses Sujets étoient dans la derniere surprise de voir la dureté avec laquelle il avoit voulu faire mourir son fils, sans qu'il eût paru que la nature eût rendu le moindre combat dans son cœur en faveur d'un Prince si aimable. Mais si cette insensibilité étoit étonnante, les sentimens de la Reine l'étoient encore plus; car elle ne cachoit pas la joie qu'elle ressentoit de cette fatale catastrophe.

Ceux qui cherchoient à se flater que leur Roi avoit encore quelque chose d'humain, regardoient la tranquilité dont il paroissoit, en donnant ses ordres bar-

bares, comme une preuve certaine, que ſans l'accident qui avoit privé ces Princes de la lumiere, ils en auroient été quites pour la peur, ne doutant pas qu'ils ne les eut fait enlever de deſſus le bucher où il ne ſe preſſoit point d'ordonner que l'on mit le feu.

Comme il n'importoit pas à Ambitieux qu'on eût cette penſée, il ne fit aucun effort pour la détruire, au contraire, s'étant apperçu qu'elle plaiſoit à la populace, & qu'elle lui faiſoit honneur, par l'opinion qu'elle donnoit d'une ſenſibilité dont il n'étoit pas capable; & qui cependant pouvoit lui concilier les cœurs, il fit dreſſer un vain tombeau à ces Princes, & rendre à leur mémoire toute ſorte de devoirs funébres.

Cette cérémonie produiſit un effet fort avantageux pour lui; car

car elle fit oublier ſes cruautés précédentes ; & le peuple extrême en tout, lui donna mille loüanges ſur ſa piété. On dreſſa le tombeau de Bon & Rebon, & de Parfait, dans le même endroit où avoit été le bucher ; & tout étant prêt pour cette lugubre fête, Ambitieux ſuivi de ſa Cour, ſe rendit au lieu deſtiné pour cette cérémonie, précédé par un grand nombre de victimes ; qu'avant de les immoler les Sacrificateurs offrirent aux Divinités des Eaux, en les ſuppliant humblement de leur rendre leurs Princes morts ou vivans. Ces prieres furent à peine finies, qu'elles furent exaucées : la riviere ſe couvrit tout d'un coup d'une lumiere éclatante, & au milieu de ces feux étincelans un char plus brillant encore vint ſurgir au bord ; il étoit couvert de coquillages

qui ne cédoient point en beauté aux pierreries mêmes. Un nombre prodigieux de Nayades vêtuës d'une gaze d'argent, mêlée des plus vives couleurs, accompagnoient ce char brillant, où l'on fut fort étonné de voir le Roi, Lisimene & Parfait. Enfin dans le tems qu'une musique céleste faisoit retentir le rivage & se joignoit au bruit des acclamations du peuple, que cet évenement avoit saisi d'admiration & rempli de joye; on vit sortir du char merveilleux les Princes & la Princesse. A leur aspect Ambitieux demeura immobile; mais la fureur l'emportant bientôt sur la surprise, il s'avança fierement vers le Roi, en s'écriant que ce pompeux spectacle n'étoit qu'une illusion & un enchantement que ses ennemis employoient pour le perdre; mais dont il étoit aisé de dé-

truire le charme, en arrêtant les auteurs de ces vains prestiges.

Le Tiran ordonnoit en vain qu'on les saisît ; qui que ce soit n'osoit lui obéir ; la crainte & le respect retenant tout le monde, lui fit juger que la présence de Bon & Rebon dans cette conjoncture étoit capable de le renverser à son tour du trône dont il avoit chassé son Roi. Ce qui fit qu'il ne balança plus à l'attaquer ; & ne trouvant pas d'autres ressources pour sa sureté que de donner la mort à son ennemi, il tira son épée, qu'il alloit lui plonger dans le sein, si Parfait ne se fût jetté au-devant, & n'eût retenu la main de son pere.

Tandis que le furieux Ambitieux se debattoit dans les bras du Prince, qu'il traitoit de fils dénaturé, & lui reprochoit qu'il se joignoit à ses ennemis pour le

perdre, il ne laissoit pas de faire tous ses efforts pour percer le Roi; il y seroit peut-être parvenu si Cristaline, qui étoit à la tête du cortége ne se fût écriée d'une voix forte & touchante: Peuples, voilà votre Souverain & votre Princesse; méritez sans tarder le pardon de la lâcheté avec laquelle vous les avez abandonnés aux fureurs d'un usurpateur; rentrez dans votre devoir, & livrez le Tiran à votre Maître; enfin secourez votre Prince, ou vous êtes perdus.

Ces paroles & les menaces dont elles étoient accompagnées, firent un tel effet sur les cœurs de tous les spectateurs, que la propre Garde d'Ambleaux le saisissant malgré sa résistance, le conduisit en prison, tandis que le reste des gens de guerre qui étoient sous les armes pour em-

pêcher le tumulte ; qui accompagne presque toujours les fêtes publiques, coure en faire autant de la femme de ce perfide & de son fils. La voix de la Nayade avoit ému la populace à un tel point de fureur contre Ambitieux & sa famille, qu'elle les auroit déchirés ; si Parfait ne les avoit pas deffendus, surtout Ambitieux, contre qui le peuple étoit si acharné, que le Prince son fils ne le préserva de ce premier mouvement qu'en le prenant entre ses bras & en l'emportant dans le Palais où Bon & Rebon, & sa fille le suivirent.

Le Vizir Zulbach n'avoit point paru lorsque le Roi, le Prince & Pigriéche avoient été arrêtés, & l'émotion que leur cause fit tous ces événemens, les avoient empêchés d'y faire attention. Mais son éloignement n'étoit pas vo-

TAYLOR INST.

lontaire ; car il étoit privé de sa liberté depuis la dernière proposition que Parfait avoit envoyé faire à son Pere, touchant le mariage de Lisimene. Ce Ministre l'avoit appuyée, & il n'en falut pas davantage pour engager le Tiran à le faire arrêter. Mais à peine Bon & Rebon fut rendu dans son Palais, que s'appercevant que cet ami fidele lui manquoit, son premier soin fut de s'informer de ses nouvelles ; & ayant appris qu'il étoit dans les fers, il alla lui-même les rompre & lui rendre une liberté qu'il n'avoit perduë que par trop de vertu.

Tandis que ce bon Roi faisoit mille caresses à un sujet si genereux, Parfait qui venoit de dérober avec peine le Tiran à la fureur du peuple, parut & se précipita aux pieds de Bon & Rebon, en le suppliant de faire grace à Ambitieux.

Je ſçai qu'il eſt coupable (lui dit-il) & que ſa mort importe à votre ſûreté ; que la juſtice vous la preſcrit : mais, Seigneur (ajoûta ce jeune Prince) votre clémence naturelle, votre vertu, & mes larmes, vous demandent ſa vie ; je vous ſupplie de ſonger que je lui dois celle dont je joüis.

Le Roi écoutant ce diſcours avec cette bonté qui avoit été ſi ſouvent mal récompenſée, embraſſa Parfait : Ah ! mon cher fils, (lui dit-il) ſi j'ai pardonné à Ambitieux lorſque je ne vous connoiſſois pas, & que l'envie de vous faire plaiſir n'avoit aucune part à ma clémence, pouvez-vous craindre à préſent, que vous aimant autant que j'aime Liſimene, je puiſſe me reſoudre à immoler votre pere, & à laiſſer croire à l'Univers que vous n'avez aucun pouvoir ſur mon cœur ? Non,

Prince genereux, (ajoûta-t-il en le ſerrant tendrement) n'appréhendez pas que j'offre jamais à vos yeux la tête ſanglante d'Ambitieux; quelque coupable qu'elle ſoit, vous ne verrez point les mains de votre beau-pere teintes d'un ſang qui doit vous être ſi précieux. Mon ennemi fut toujours auſſi mauvais ſujet qu'il eſt mauvais pere; mais mon cœur n'eſt pas fait pour démentir le nom de Bon & Rebon; quoique je n'aye pas lieu de douter que l'on ne me l'ait donné par dériſion, je le préfere cependant aux titres les plus pompeux.

Parfait, encouragé par cette obligeante réponſe, ſuplia le Roi de lui accorder la grace entiere en lui permettant d'aller briſer les fers de ce Prince coupable; il ne trouva pas plus de difficulté à obtenir cette faveur qu'il en avoit trouvé

pour toutes les autres ; au contraire le Roi lui donna mille loüanges sur l'excellence de son naturel, & lui dit qu'il pouvoit aller où le devoir de fils l'appelloit. A ces mots Parfait, ravi de cette permission, courut pour en faire usage.

Permettez, Seigneur (dit-il à Ambitieux, en s'inclinant respectueusement & en détachant ses fers) que profitant de la bonne volonté du Roi, je vous rende ce service, & que je vous supplie de le recevoir de la main d'un fils, qui malgré le malheur qu'il a de vous être odieux, n'oubliera jamais le respect qu'il vous doit.

Vous êtes genereux, Prince, (lui dit sechement Ambitieux) mais comme vous travaillez pour votre propre gloire, je dois être peu touché d'une action où il entre plus de vanité que de gran-

deur d'ame, & puiſque je vous donne une ſi belle occaſion de faire paroître votre magnanimité, je ne vous en dois aucune reconnoiſſance ; au contraire, le ſervice que je vous rends étant fort au-deſſus de celui que je reçois de vous.

Cependant Zulbaeh, qui étoit reſté ſeul auprès de ſon Maître, lui parlant avec ſa franchiſe ordinaire : J'étois bien perſuadé, grand Roi (lui dit-il) que vos malheurs n'auroient point alteré la généroſité de votre cœur, & qu'il étoit toujours auſſi enclin à pardonner qu'il le fut jamais. C'eſt en vain (continua-t-il) qu'Ambitieux ſe ſert contre vous-même des graces que vous lui accordez, l'abus qu'il en a fait n'eſt pas capable d'arrêter le cours d'une bonté qui vous fut toujours auſſi funeſte que votre clemence,

vous le fera encore ; car vous ne devez point espérer de corriger Ambitieux. Je frémis, ainsi que nous vos fideles Sujets (ajoûta ce Ministre) en vous voyant épargner un scelerat, qui vous portera demain, s'il le peut, le poignard dans le sein, & qui dans le tems que vous lui accordez sa grace, médite de nouveau votre ruine, ainsi que celle de toute votre famille.

Mon cher Visir, (reprit le Roi) je te proteste que je te sçai bon gré du zéle qui te fait parler ainsi, & que je vois avec plaisir que ta fidelité & ton attachement ne se démentent point ; cette chaleur pour mes interêts me prouve que ce n'est pas ma fortune que tu as aimée, mais moi seul ; ainsi sans nous arrêter aux maximes des Rois & des Ministres, parlons à cœur ouvert, comme de vrais

amis; dis moi donc naturellement comment tu veux que je faſſe? M'eſt-il permis d'avoir la dureté d'enſanglanter ce beau jour en accablant de la plus vive douleur le cœur d'un jeune Prince, dont je veux faire mon fils & l'appui de mon trône? Veux-tu que dans le même tems que je lui donne ma fille, je me ſoüille du ſang de ſon pere, d'un homme qui tient à moi par les liens les plus étroits; d'un homme enfin qui ſeroit mon heritier légitime, ſi les droits de Liſimene n'y mettoient pas d'obſtacle?

Ne puis-je me garantir des piéges & des attentats d'Ambitieux que par ſa mort; & ne vaut-il pas mieux l'envoyer dans la Forteresſe que Parfait avoit fait conſtruire à la Ville du Déſert, que de m'expoſer aux reproches que je ne pourrois m'empêcher

de me faire moi-même d'avoir été trop cruel ? La Ville où je le vais reléguer (poursuivit ce Prince) est desormais hors d'insulte ; une forte garnison me répondra de lui.

Ils en étoient en cet endroit de leur entretien, & le Visir qui ne pouvoit goûter un moyen si sujet à tant de differens contretems, disputoit encore, en representant au Roi les inconveniens qui en pouvoient resulter ; tandis que ce Prince lui faisoit connoître que son parti étoit pris, & qu'absolument il étoit determiné à n'en pas employer de plus violens ; lorsque Parfait parut ; il venoit d'être congedié durement de son pere.

Il entra en demandant respectueusement au Roi ; quelle étoit la destinée qu'il reservoit à Ambitieux après lui avoir fait grace

de la vie ? Bon & Rebon lui déclara qu'il bornoit sa vengeance à exiler ce Prince coupable, & à l'envoyer au même lieu d'où ils arrivoient.

Quoique Parfait ne pût que se loüer de tant de moderation, il soupira en pensant à ce qu'un devoir sévere éxigeoit de lui dans une pareille circonstance, & prenant son parti sans balancer, il supplia le Roi de combler toutes les graces qu'il en avoit obtenuës, en lui permettant de suivre son pere dans son exil. Car enfin, Seigneur, (dit-il tristement) si je ne puis esperer ni retour, ni sensibilité de la part du Prince Ambitieux, je n'en dois pas moins partager ses disgraces, & essayer à le consoler dans sa captivité.

Le Roi surpris de la résolution du Prince, sans lui répondre positivement, lui dit de faire ses

réflexions sur cette proposition, & qu'il ne lui pouvoit cacher, qu'il lui feroit un mortel chagrin s'il y persistoit.

Lisimene qui entra dans le moment, ayant appris que Parfait vouloit quitter la Cour, lui demanda tendrement s'il y avoit bien pensé, & s'il faisoit attention qu'elle y resteroit tandis qu'il s'en éloigneroit.

En disant ces mots ses beaux yeux se couvrirent de larmes, qui furent bientôt accompagnées de celles de son Amant, & le Roi qui s'attendrissoit aussi, tendit la main au Prince en lui demandant avec affection, s'il dédaignoit assez sa fille & son trône pour n'avoir point de regret de les abandonner, ou s'il n'aimoit plus Lisimene ? Seigneur (reprit Parfait) en soupirant, lorsque j'aspirois à être uni à la Princesse, & que je vous sol-

licitois avec tant d'ardeur de m'accorder cette faveur, je l'adorois, & cependant je n'avois pas plus d'amour pour elle que j'en ai aujourd'hui: mais dans le tems que je m'attachai à cette Princesse, mon Pere étoit heureux.

Il est infortuné à présent (ajoûta-t-il) & je dois à ses disgraces tous les soins que je donnois autrefois à une passion à qui il n'est pas permis de l'emporter dans mon cœur sur les devoirs de la nature.

Il ne me convient pas de m'établir pour juge entre mon Roi & mon Pere; Ambitieux fût-il encore plus coupable, il ne doit être que malheureux pour moi, & qu'un objet éternel de mes soins & de mes attentions. Ce n'est point dans l'état où il est, que je dois songer à profiter de vos bontés (poursuivit ce jeune Prince)

ce ; & vous-même, Seigneur, que pourriez-vous penſer de moi, ſi vous me voyiez occupée des ſoins d'un hymen, qui me mettroit ſur le trône, pendant que mon pere gémiroit dans les fers.

Tandis que Parfait parloit ainſi, le Viſir obſervoit le Roi, & connoiſſant au mouvement de ſes yeux la dangereuſe compaſſion que ce diſcours introduiſoit dans ſon cœur, il en redoutâ les funeſtes conſéquences ; ce qui l'obligeant de prendre la parole avec précipitation. Ah Seigneur ! (dit-il à Parfait) à quoi tend ce diſcours ; vous connoiſſez le Prince votre Pere, & vous n'ignorez pas qu'il n'eſt point d'un caractere à pouvoir être vaincu à force de générosité. Pour ſatisfaire le devoir que le nom de fils vous impoſe, voulez-vous expoſer encore le Roi, ſon Etat, la Princeſſe &

vous-même, à devenir de nouveau les victimes d'une fatale indulgence qui n'a déja causé que trop de malheurs ; les liens du sang (continua ce Ministre) ne doivent pas avoir plus de crédit sur le cœur du Roi qu'ils n'en ont eu sur celui d'Ambitieux ; la nature a ses droits réglés, Seigneur, & si vous devez beaucoup à votre pere, vous devez encore plus à votre Souverain, qui est le Pere de toutes les familles en général. C'est à cet interêt sacré que tout autre intérêt doit céder.

Vous avez raison vertueux Zulbach, reprit le Prince, je ne puis qu'admirer la sagesse de vos conseils ; ainsi ne croyez pas que je sois assez téméraire pour demander rien au Roy qui puisse être contre les intérêts de son Etat ou contre sa personne, que toutes sortes de raisons me ren-

dent mille fois plus cheres qu'à tous ſes ſujets enſemble. C'eſt ce qui fait que me ſacrifiant à ma mauvaiſe fortune, je renonce au bien qui m'eſt offert, pour me livrer tout entier à un devoir cruel, qui m'arrache d'auprès de mon Roy, de ma Princeſſe, enfin de tout ce que j'aime au monde, pour ſuivre un pere qui me hait, & de qui je n'eſpere pas des ſentimens plus doux.

Quoi! mon cher Prince, reprit Bon & Rebon, n'y a-t'il point d'alternative, & ne pouvons-nous point trouver de moyen pour concilier nos divers intérêts? Je vous avoüerai naturellement que je ne puis me réſoudre à vous accorder ce que vous me demandez, & & qu'il n'y a rien que mon amitié ne ſoit prête à riſquer pour vous retenir auprès de moi. Voyez ce que je puis faire, pourſuivit

tendrement ce bon Prince, je vous fais juge entre Ambitieux & moi, & consens généralement à tout ce qui pourra vous arrêter ici, sans blesser votre honneur & votre devoir.

Le Prince confus des bontés de son Maître, ne sçavoit à quoi se déterminer, il connoissoit l'excès d'injustice qu'il y auroit de s'en prévaloir, ainsi que le danger qui suivroit cet abus, & l'usage que son pere oseroit en faire, ne doutant pas que ce Prince orgueilleux ne fût encore prêt à la premiere occasion d'abuser de la clemence du Roy de la même façon qu'il avoit fait autrefois, connoissant que c'étoit exposer la vie de ce Monarque à de nouveaux attentats, & le livrer (pour ainsi dire) pieds & mains liées à la fureur d'un homme incapable de remors.

Dans cette perplexité, Parfait combattu par la crainte d'exposer de nouveau le Roy, ou de ne pas remplir assez bien les devoirs que la nature lui prescrivoit, n'osoit se résoudre, & s'abandonnoit à un torrent de pensées, qui se succedoient en foule, sans pouvoir fixer ses irrésolutions, lorsqu'un tremblement de terre qui se fit sentir tout à coup, le tira de l'espéce de léthargie, où il paroissoit enseveli.

Ce tremblement qui avoit ébranlé le Palais, ne dura qu'un moment, & ne produisit d'autre effet, que celui de faire entr'ouvrir la terre, pour donner passage à une petite femme extraordinairement laide, plus grosse que longue, dont la tête d'un volume énorme, & d'un brun désagréable, accompagnoit en perfection une des plus déplaisante figure

qui se puisse imaginer.

Lisimene fut la seule qui ne fut pas effrayée de cette apparition, parce qu'elle avoit vû des Gnomes au Moulin de Malheur, & elle reconnut ce petit Monstre pour être de la Nation Gnomide.

La Gnomide tenoit par la main une Dame qui, selon les apparances, n'étoit pas sa compatriote; car elle étoit grande, blonde, belle & bienfaite; & quoiqu'elle eût passé la premiere jeunesse, on auroit eu de la peine à trouver une personne plus aimable.

Cette Dame avoit dans son air quelque chose de si distingué, qu'elle inspiroit tout à la fois l'amour & le respect. Mille pierreries, d'une beauté admirable, éclatoient sur les habits de ces deux nouvelles venuës.

Puissant Monarque, dit à Bon & Rebon la Citoyenne du sein de

la terre, nous venons pour vous soulager dans l'embarras où vous vous trouvez : cette belle Dame & moi nous nous flattons d'avoir le bonheur de lever les difficultés qui vous arrêtent, & de remettre le calme parmi vous.... Mais, ajouta-t'elle, nous ne pouvons nous expliquer davantage qu'en présence du Prince Ambitieux & & de son Epouse : ordonnez, s'il vous plaît, qu'on les fasse venir tout-à-l'heure. Quand ils seront ici je vous révélerai un secret qui vous surprendra, dans lequel ils sont fort intéressés, & qui fixera vos irrésolutions à tous. Le Roy ayant ordonné ce que la Gnomide désiroit, Ambitieux & sa Femme parurent un moment après.

Me reconnoissez-vous, Madame, dit la Gnomide à la Princesse Prisonniere, & vous Souvenez-vous des secours généreux que je

vous donnai autrefois. Je ne vous reconnois que trop, reprit la femme d'Ambitieux, en poussant un soupir de rage, & je vous ai trop vûë pour mon malheur; car c'est vous qui êtes cause de toutes mes infortunes. ... Parlez mieux, injuste Princesse, repartit fierement la Gnomide, ce sont vos crimes & non pas mes soins qui vous ont perduë. Alors s'adressant au Roi & à ceux qui étoient présens: Ecoutez-moi, Roy, dit-elle, & vous tous qui êtes ici Seigneurs, poursuivit-elle, en parlant à Bon & Rebon, vous n'avez pas oublié sans doute le feu Prince votre frere, l'amitié que vous aviez pour lui, & le tendre respect qu'il conservoit pour vous, ne me permettant pas de croire que la mort l'ait effacé de votre souvenir. ... Non assurément, dit le Roi en soupirant, sa mémoire m'est précieuse,

cieuſe, & je le regrette d'autant plus, que l'eſpoir de ſa poſtérité a été détruit avec lui. La Gnomide ſourit, & ſans rien répondre à ce diſcours, elle continua celui qu'elle avoit commencé. Vous perdîtes ce Prince, lui dit-elle, pendant une Guerre qui vous fut ſuſcitée par un voiſin jaloux de votre grandeur. Comme vous prîtes le parti de commander vous-même votre Armée, vous laiſſâtes le gouvernement de vos Etats à votre frere, le diſpenſant de vous ſuivre de quelque tems, parce que la princeſſe ſa femme étoit prête d'accoucher. Votre bonté toujours prevenante lui voulant laiſſer le plaiſir de reſter auprès de ſon épouſe, juſqu'à ce qu'elle eût donné le jour à ce fruit de leur himen.

Je conviens de tout ce que vous dites, reprit Bon & Rebon, mais,

Madame, à quoi bon renouveller ces triſtes ſouvenirs, qui ne peuvent nous tirer de la peine où nous ſommes. Ils ſont plus à propos que vous ne le penſez, reprit la Princeſſe ſouterraine, puiſque c'eſt pour vous apprendre de quelle façon vous avez perdu ce Prince & ſon épouſe, que je vous rappelle leur mort, dont on ne vous a jamais expliqué les circonſtances.

Sachez donc qu'auſſi-tôt votre départ, ce monſtre, dit-elle en montrant Ambitieux, qui voyoit que votre frere vous ſuccederoit, en cas que vous n'euſſiez point d'enfans, & que tandis qu'il vivroit, il mettroit toujours un obſtacle invincible à ſes pernicieux deſſeins, voulut promtement s'en défaire, & lui donna du poiſon. Mais ce ne put être aſſez adroitement, pour que le Prince mou-

rant n'eut de violens soupçons de la vérité, & ne demandât du secours ; ce fut inutilement, tous ceux qui l'environnoient étoient séduits par Ambitieux, de sorte qu'on laissa périr ce Prince, sans vouloir lui accorder le moindre soulagement. Il n'y eut que la Princesse son épouse qui fit ses efforts pour lui donner du remede ; mais ce fut en vain, & la tendresse qu'elle lui témoigna ne servit qu'à hâter sa propre perte ; elle se rendit redoutable par le peu de précaution qu'elle prit pour cacher son desespoir. Ainsi que les justes soupçons qu'elle avoit du genre de mort qui lui enlevoit son époux, cette Princesse ayant eu l'imprudence de menacer de votre vengeance les perfides qui avoient été les complices de la mort du Prince votre frere, ce fut l'arrêt de la sienne ; & dans

la crainte qu'elle ne parlât ; Ambitieux résolut de ne lui pas laisser le tems de vous faire entendre ses plaintes, ni celui de mettre au monde un enfant qu'il seroit encore obligé de détruire, au hazard d'être découvert. Mais il n'avoit pas non plus projetté de la faire enterrer vive avec son époux mort ; ce fut l'occasion imprévuë qui s'en presenta, qui l'y détermina, en lui offrant un expédient favorable ; car cette Princesse qui n'avoit pas quitté son époux, succombant à sa douleur lorsqu'elle le vit expirer, s'évanoüit sur son corps, & cet évanoüissement fut si profond, & accompagné de simptômes si extraordinaires, qu'on la crut morte.

Ambitieux profitant d'une circonstance aussi favorable, fit d'abord courir le bruit que le Prince & la Princesse étoient morts d'une

maladie contagieuſe, pour ſe diſpenſer de les faire expoſer aux yeux du peuple, ſelon la coutume des perſonnes de leur rang. Cette expoſition pouvant tirer à conſéquence, par rapport au genre de mort du Prince; & ne bornant pas là ſa barbarie, il la pouſſa juſqu'à faire enfermer la Princeſſe dans le cercueïl de votre malheureux frere, ſans daigner même ordonner qu'on achevât d'ôter la vie à cette infortunée. Et enfin après avoir rendu de grands honneurs à leur mémoire, il les fit mettre dans une foſſe ſi profonde, qu'il ne craignit pas que l'on pût entendre les cris de la Princeſſe au cas qu'elle revînt de ſon évanouiſſement.

Ces cris pénétrerent cependant, mais ce ne fut pas juſqu'à la ſurface de la terre, ils en étoient trop éloignés pour en être entendus,

& ils ne le furent que de moi, qui vollant à son secours la tirai de cette affreuse situation au moment qu'elle alloit étouffer, & qu'elle avoit perdu la connoissance; dès qu'elle eut repris ses sens, je la conduisis dans notre palais souterrein, & je fus trop touchée de l'état funeste où je la voyois pour ne pas lui donner tous les secours qui dépendoient de moi, tant pour elle que pour le fruit qu'elle portoit. Mes soins eurent un succès si heureux, qu'elle accoucha sans aucun accident d'un Prince charmant; je vous le peindrois volontiers, Seigneur, (poursuivit la Gnomide) s'il n'étoit pas devant vos yeux; mais vous connoissez Parfait, & tout le bien que je vous en dirois n'égaleroit pas celui que vous-même en sçavez. Vous le voyez, Prince, (dit-elle en s'a-

dreſſant à lui que cette nouvelle rendoit immobile) les mouvemens de la nature ne ſont point trompeurs, elle vous étoit fidelle en ne vous inſpirant que de l'horreur pour un homme qui, non ſeulement n'eſt pas votre pere, mais qui eſt le meurtrier de celui de qui vous tenez le jour.

Ce terrible récit excita un cri d'indignation dans l'aſſemblée. Ambitieux en jetta auſſi, mais ce fut de douleur de voir ſon crime découvert. Il regarda la Princeſſe ſa femme avec des yeux enflamés de courroux, tandis qu'elle baiſſoit la vûë, le remord du paſſé, & la crainte de l'avenir lui peignant ſur le viſage une conſternation mêlée de fureur, qui témoignoit aſſez qu'elle n'étoit pas capable de repentir. Mais la joye la plus pure & la plus vive bril-

loit dans les yeux du Roi, de la Princeſſe, de Parfait & du Viſir.

Quel bonheur, mon cher enfant, (s'écria le Roi en ſerrant ce Prince entre ſes bras) vous pouvez à préſent accorder votre devoir avec vos déſirs & mes interêts. Ah! (s'écria-t-il) je ne comprend pas comment nous avons pû nous aveugler ſi longtems ſur votre naiſſance. Ne devions nous pas voir que le ciel qui vous avoit formé ſi vertueux ne pouvoit pas vous avoir fait naître du cruel Ambitieux. Mais (reprit ce Monarque par réfléxion en s'inclinant vers la Gnomide) la joye nous a tranſporté au point de manquer à la bienſéance, & nous avons interrompu notre généreuſe Protectrice. Cependant (pourſuivit-il) comme elle nous a donné des preuves de la ſenſibilité de ſon cœur, j'eſpere qu'-

elle voudra bien ne ſe pas offenſer de voir que nous avons donné nos premiers mouvemens à la nature. A ces mots le Roi courut à la Princeſſe ſa belle-ſœur, qu'il n'avoit pas reconnuë d'abord, quoiqu'il l'eût toujours tendrement aimée ; mais il la croyoit morte, & y ayant vingt-deux ans qu'il ne l'avoit vûë, l'excuſe étoit légitime, il ſe trouva prévenu par le Prince qui embraſſoit ſa mere avec des tranſports que la nature eſt ſeule capable d'inſpirer, & qui lui avoit fait connoître au premier coup d'œil celle à qui il devoit le jour.

La Gnomide pleuroit de joye, vous voyez (dit-elle au Roi en lui faiſant remarquer les larmes qu'elle répandoit) que ce ſpectacle eſt plus touchant pour moi, que toutes les cérémonies que vous auriez pû pratiquer à mon

égard. Achevez donc, notre chere bienfaitrice (reprit le Roi) de nous inſtruire de toutes les obligations que nous vous avons, & nous apprenez comment vous avez pû faire élever mon neveu par Ambitieux, lui qui avoit tant d'interêt à le perdre ? La Princeſſe votre belle ſœur (répondit la Gnomide) étant accouchée heureuſement, il m'auroit été aiſé lorſque vous fûtes de retour de remettre entre vos mains la mere & l'enfant, & de vous inſtruire à même tems du crime qui vous enlevoit un frere ſi digne de votre amitié. Mais connoiſſant par ma ſcience, que vous étiez ſur le point d'éprouver des malheurs dont je n'avois pas le pouvoir de vous garantir, je jugeai à propos de laiſſer paſſer cette maligne influence. Je craignois d'accroître vos maux en augmentant vos

soins ; je pris le parti de faire nourrir le Prince en secret où j'eus soin de l'élever dans des sentimens convenables à sa naissance.

Mais comme la femme d'Ambitieux accoucha le même jour que la mere de Parfait ; je résolus de profiter de cette occasion pour le placer avantageusement, je fis paroître vingt-quatre heures après sur cette Princesse des signes extraordinaires qui sembloient annoncer qu'elle n'auroit plus d'enfans ; ce qui rendoit celui qu'elle venoit d'avoir plus précieux au pere & à la mere ; j'avois conçu le dessein de le leur ravir, & de substituer Parfait à sa place.

Toute occupée de ce projet, je n'abandonnois plus leur Palais, où la fortune favorisa bientôt une si genereuse intention. Ambitieux

ne pouvoit contenir la joye qu'il reſſentoit de ſe voir un héritier, & la femme de ce Prince cruel, qui ſe piquoit d'imiter ſon mari en tout, ne pouvoit non plus perdre leur fils de vûë, & le faiſant tenir continuellement dans ſon appartement, elle mettoit ſans le ſçavoir un obſtacle au projet que j'avois fait de le lui dérober; mais ce fut enfin cet excès de tendreſſe & l'accident qu'il cauſa qui me fit parvenir au but de mes déſirs.

Une après-dînée que la Princeſſe étoit dans ſon cabinet, elle ſe trouva ſurpriſe d'une legere envie de dormir, & s'étant miſe ſur un lit de repos avec ſon fils, qu'elle tenoit entre ſes bras, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Mais apparemment que pendant ce ſommeil elle fit un mouvement qui fit gliſſer cet enfant, &

qui le renverſa ſur le viſage. Car en s'éveillant elle le trouva en cette poſture, elle le retourna en diligence; mais il n'étoit plus tems, & ce jeune Prince étoit étouffé.

Vous pouvez juger, Seigneur, que ſa douleur fut extrême, le penchant naturel que les cœurs les plus féroces ont pour leur propre ſang, ſuffiſoit pour la cauſer. Mais à cette raiſon, il s'en joignoit une autre qui n'étoit pas moins conſiderable, & l'appréhenſion des juſtes reproches que pouvoit lui faire Ambitieux, ne lui permettoit pas de prendre aucune conſolation. Elle enviſageoit d'un coup d'œil que ſi un Roi légitime qui n'a point d'enfant eſt quelquefois expoſé à de fâcheux évenemens, à plus forte raiſon un Prince qui n'a d'autres droits à la Couronne [que ceux que lui fournit l'uſurpation] a be-

ſoin d'avoir une famille qui puiſſe faire eſperer à ſes peuples qu'une nombreuſe poſterité les garantira pluſieurs ſiécles des accidens inſéparables des révolutions.

Ces conſiderations excitant la douleur de la Princeſſe, elle s'y abandonnoit ſans moderation, portant ſon affliction juſqu'à ſe déchirer le viſage & à s'arracher les cheveux; elle ſe meurtriſſoit de coups, & étoit ſur le point d'attenter à ſa propre vie, ſe préparant à ſe jetter dans la riviere qui coule le long de la terraſſe de ſon appartement lorſque je parut.

Le deſſein que j'avois me tenoit fort aſſiduë auprès d'elle, ſans en être vûë, & au premier mouvement qu'elle fit pour ſe livrer à ſon deſeſpoir, je me rendis viſible: Prenez courage, Princeſſe, lui dis-je, il eſt indigne d'un cœur comme le vôtre de vous aban-

donner de la ſorte à la douleur qui vous poſſede ; ne vaut-il pas mieux chercher des remedes à vos maux que d'y ſuccomber ſi lâchement.

Ma préſence inopinée lui cauſa quelqu'effroi ; cependant, comme elle a plus de fermeté que n'en ont d'ordinaire celles de ſon ſexe, elle ſe remit promptement, & me regardant triſtement: Qui que vous ſoyez, me dit-elle, qui m'offrez de la conſolation, de quelle façon en puis-je recevoir, & comment ferai-je ceſſer mon infortune ? j'ai perdu mon fils, & je perds avec lui toutes mes eſperances ! Quelque courage que je puis avoir, ſera-t-il capable de reſſuſciter cet enfant à qui j'ai ôté la la vie par mon imprudence ? De plus, outre la douleur que doit éprouver une mere dans une ſi cruelle occurrence, puis-je reſter

ſans allarmes en me voyant expoſée au juſte reſſentiment de mon époux ? Le moindre effet que je doive craindre de ſon courroux ſera de me répudier pour mettre à ma place une femme qui lui puiſſe donner des heritiers, dont il ſe voit fruſtré aujourd'hui par ma faute, & par l'impoſſibilité où je me vois d'eſperer une nouvelle groſſeſſe ?

Je ne puis apporter de remede à vos douleurs, ni vous faire devenir mere, lui répondis-je, votre fils eſt mort, c'eſt un malheur que le tems ſeul eſt capable d'adoucir. Mais à l'égard des ſuites fâcheuſes qu'il pourroit entrainer, je ſuis en pouvoir de vous ſecourir.

Ceſſez de pleurer, ajoûtai-je, continuez à feindre de dormir, pour empêcher que l'on ne s'apperçoive de la perte que vous venez

nez de faire, & attendez-moi un moment. En disant cela je rentrai sous la terre, où prenant Parfait, que j'avois donné à nourrir à une de nos Gnomides, je le lui présentai : Tenez, Madame, lui dis-je, voici de quoi vous garantir du courroux de votre époux ; les foibles traits de l'enfance empêcheront que l'on ne s'apperçoive de ce changement ; ne craignez pas que ce dépôt que je vous confie soit indigne du rang où votre interêt l'appelle, il est de sang royal, & il en aura toutes les vertus ; il est destiné à regner ; c'est à vous à cultiver ses belles qualités. Adieu, conservez-le, & que la funeste experience que vous venez de faire vous tienne en garde contre de semblables accidens. A ces mots, connoissant à ses regards qu'elle étoit satisfaite du secours que je lui offrois,

je dévelopai l'enfant mort, que j'emportai, laiſſant mon petit Prince à ſa place, & je diſparus.

Je revins inviſible un moment après pour ſçavoir comme mon Nourriſſon ſeroit traité, & je fus témoin que la Princeſſe appellant ſes femmes leur remit Parfait, ſans qu'aucune d'elles pût s'appercevoir de la difference qu'il y avoit du premier enfant au ſecond; je le venois voir fort ſouvent, mais ſans me montrer; étant bien aiſe de ſçavoir par moi-même comment on s'y prenoit pour l'éducation du petit Prince; appréhendant extrémement que l'on ne lui inſpirât les ſentimens d'ambition dont ſes parens ſuppoſés étoient dévorés. Pour empêcher ce malheur, je faiſois preſenter des Gnomes déguiſés, par leſquels il recevoit les diverſes leçons dont il avoit be-

ſoin. Voyant avec plaiſir le fruit de mes ſoins, j'en rendois exactement compte à la Princeſſe ſa mere, qui ne l'avoit pas vû depuis qu'il étoit né.

Je le lui avois ôté de devant les yeux, pour empêcher que l'habitude qu'elle auroit à le voir en redoublant ſa tendreſſe, ne redoublât auſſi ſa douleur lorſqu'il faudroit s'en ſéparer ; précaution abſolument néceſſaire, tant pour l'interêt de ſon éducation que pour celui de ſa ſanté ; car le ſéjour des entrailles de la terre n'eſt point ſain pour des temperamens auſſi délicats que le ſont ordinairement ceux des enfans naiſſans ; & cette Princeſſe, digne de tout ce que je faiſois pour elle, étoit trop prudente pour ne ſe pas rendre à mes raiſons.

Enfin au bout de ſept ou huit

années, dans le tems que nous pouvions nous flater que Parfait ſeroit toujours fils unique, & malgré les ſignes de ma façon, qui avoient trompé les Medecins, ſa prétenduë mere devint groſſe, contre tout ce que l'on devoit attendre d'une aſſez longue ſtérilité, & mit au monde un ſecond fils.

Ambitieux comblé de joye, regarda ce nouveau rejetton, comme une faveur de la fortune, qui rendoit ſes droits à la Couronne plus ſûrs & qui ſembloit encore lui impoſer une ſorte de néceſſité de l'uſurper. La tendreſſe qu'il eut d'abord pour ce nouvel enfant [que ne lui avoit jamais inſpiré le premier] ainſi que ſa naiſſance ineſperée lui parut un préſage favorable pour ſes deſſeins. Mais la Princeſſe ſon épouſe, qui n'étoit pas comme

lui dans cette douce erreur, en ſentit un vrai deſeſpoir ; ne pouvant penſer ſans un chagrin mortel, que Parfait, enfant inconnu, qui lui avoit été donné par une eſpece de monſtre, [car ſans vanité c'eſt ainſi qu'elle me faiſoit l'honneur de me nommer] éloigneroit pour jamais ſon fils légitime d'un trône qu'elle regardoit comme un bien qui lui étoit dû. Ce qui lui fit naître cent fois l'envie de ſe deffaire de cet enfant ſuppoſé par la voye ſecrette du poiſon. Mais la façon ſurprenante & pour ainſi dire ſurnaturelle avec laquelle je le lui avois confié, fit la ſureté de ce Prince ; parce qu'elle appréhendoit que l'attentat qu'elle commettroit ne tournât contr'elle-même.

Cette orgueilleuſe Princeſſe regrettoit cent fois le jour de n'avoir pas préferé les plus horribles

effets de la colere de ſon époux au fatal moyen qui l'en avoit préſervée. Elle prit une ſi forte haine pour Parfait, & cette haine parut ſi clairement, qu'elle ſurprit toute la Cour, de qui cet enfant ſe faiſoit adorer.

La même raiſon qui aſſuroit ſa vie, aſſuroit auſſi ſon ſecret; cette fauſſe mere n'oſant le découvrir de peur d'éprouver mon reſſentiment. Mais ce ſilence forcé ne l'adouciſſoit pas, au contraire, elle ne pouvoit penſer ſans des tranſports qui alloient juſqu'à la fureur qu'elle avoit donné elle-même la Couronne à un inconnu au préjudice de ſon fils; & ces mouvemens redoubloient encore par la connoiſſance qu'elle avoit, Seigneur, de l'intention que vous aviez de faire épouſer Liſimene à ce Prince. Mais ſi la crainte que je lui inſpirois empêcha l'exécu-

tion de ſes mauvaiſes intentions, elle ne fut pas capable de l'engager à ſouffrir plus long-tems la preſence d'un objet qui lui étoit devenu odieux ; & prenant pour prétexte de ſon éloignement qu'il ſeroit mieux élevé en le retirant de la Cour, où trop de diſſipation étoit à craindre, elle obtint d'Ambitieux la permiſſion de l'envoyer parmi des Solitaires, dont les mœurs étoient toutes propres à former celles de la jeuneſſe.

Je fus enchantée de cette réſolution, & je conjecturai qu'avec les diſpoſitions que le Prince avoit reçuës de la nature, l'éducation qu'on lui alloit donner auroit un plein ſuccès ; d'ailleurs elle me prévenoit en cherchant à l'éloigner d'elle & de ſon époux. Et je n'aurois pas conſenti à le laiſſer toujours entre les mains de

deux perſonnes qui par leurs maximes pernicieuſes auroient pû alterer la bonté de ſon naturel. S'ils avoient l'un & l'autre de la froideur pour Parfait, un tel ſentiment cauſé dans le cœur d'Ambitieux par des mouvemens dont il n'étoit pas le maître, & dans celui de ſa femme par la connoiſſance de l'état de ce prétendu fils, ſe faiſoit également ſentir à ce jeune Prince. Car il avoit auſſi beaucoup d'indifference pour tous les deux; la nature lui montrant interieurement la verité; quand il fut en âge de diſcerner ce ſentiment, il l'attribua au peu de tems qu'il avoit vêcu auprès d'eux, & à la façon ſeiche dont il en avoit toujours été traité. Mais cette indifference ſe changea en horreur lorſqu'il les revit après le coupable attentat qui vous avoit arraché la Courone. Il lui fallut

appeller

appeller toute ſa vertu au ſecours de ſon devoir ; ce fut elle ſeule qui l'empêcha d'éclater & de chercher à vous faire des partiſans qui puſſent vous remettre ſur le trône. Son retour ayant donné une nouvelle vigueur à la haine de l'épouſe d'Ambitieux, elle redoubloit ſi fortement à meſure que le moment de l'élévation du Prince approchoit, que pour s'en deffaire elle auroit ſurmonté l'obſtacle qui la retenoit, & ſe ſeroit expoſée ſans balancer à toute ma vengeance, ſi elle n'avoit été retenuë par un nouvel incident, qui fut pour elle un renouvellement de fureur. Ce fut l'affection générale que Parfait s'étoit acquiſe, & qui auroit rendu ſa perte funeſte à ceux qui auroient oſé l'entreprendre. Mais cette affection ne dura qu'autant qu'il fut en liberté ; le zéle que

tout l'Etat lui témoignoit, étant devenu muet auſſi-tôt qu'on le vit priſonnier, donna à cette cruelle femme la facilité de s'abandonner à ſa fureur, elle s'y livra ſans balancer ; & lorſque le Prince fit propoſer le traité dont Liſimene devoit être le ſceau, la peur qu'Ambitieux n'y conſentît & ne détruisît par ce moyen la fortune de ſon fils unique, la porta enfin à lui découvrir le ſecret de la naiſſance de Parfait, du moins ce qu'elle en ſçavoit ; car elle ignoroit de quel ſang il avoit été formé.

La connoiſſance qu'elle en donna au Tiran, le détermina à la perte du Prince, ainſi qu'à la vôtre, & par la trahiſon de l'infame Richarde, il auroit réuſſi à vous faire tous périr, ſi vous n'en aviez pas été garantis par une puiſſance ſurnaturelle. Mais toutes les malignes influences ſont diſſipées à

préſent, & vous n'avez plus rien à redouter qui ſoit contraire à votre bonheur. Vous voilà réunis, je rends à Parfait l'avantage de ſa naiſſance; j'ajoûte à ce préſent celui de lui faire retrouver ſa mere, & je vous fais revoir l'épouſe d'un frere que vous chériſſiez; la vertu de cette Princeſſe la rend bien digne des ſentimens que vous aviez pour elle & pour ce frere infortuné.

Adieu, grand Roi, (continua la Gnomide) je me retire; mais comptez toujours ſur mon amitié pour vous & pour toutes les perſonnes qui vous ſeront chéres. A ces mots elle diſparut, laiſſant Bon & Rebon, ſa famille & ſa cour dans une joye extrême.

Seigneur, (dit alors Zulbach à Parfait) après ce que vous venez d'apprendre, continuez-vous à proteger un coupable? Non, ſage

Visir (répondit ce Prince en frémissant) mais le sang que ce barbare a versé excite trop ma colere pour oser souhaiter de me voir le maître de sa destinée; la vengeance l'emportant sur la générosité me porteroit peut-être à un excès qui, en tachant ma gloire, seroit peu digne des sentimens de mon Roi, & m'abandonneroit trop à tout ce que m'inspire une juste fureur contre un Prince desarmé, qui malgré sa lâcheté a l'honneur d'être parent de notre Souverain. Ainsi c'est à ce Monarque seul à me faire justice de la mort de mon pere, & c'est à lui aussi à qui je la demande. Parfait se jetta aux pieds du Roi en disant ces mots.

Soyons généreux jusqu'à la fin, mon cher fils; (reprit Bon & Rebon en le relevant) & ne retractons pas la grace que nous avions

accordée ; quoique ce miſerable ſoit encore plus criminel qu'il ne nous l'avoit paru ; que notre bonté & l'impuiſſance où il eſt d'en abuſer deſormais ſoit ſon ſupplice. Va malheureux (dit-il à ce perfide) je te livre à tes remors, & je te laiſſe la vie.

Qu'il ſoit conduit avec ſa femme & ſon fils dans la Fortereſſe du Deſert, (ajoûta-t-il) qu'ils y ſoient ſervis, non pas ſuivant ce qu'ils ont mérité, mais ſelon leur naiſſance, & que rien ne leur manque, excepté la liberté, que ma bonté leur accorderoit encore ſi la prudence ne s'y oppoſoit : je leur promets même (pourſuivit ce généreux Roi) de ne point envelopper leur fils dans cette diſgrace ; il en eſt innocent ; & ſi dans quelques années ce jeune Prince fait connoître, qu'il n'a point hérité de leurs ſentimens,

je le rappellerai auprès de moi, où il reprendra le rang qui lui eſt dû ; je ſouhaite même de tout mon cœur qu'il ait aſſez de vertu pour faire oublier les crimes de ceux qui lui ont donné la vie.

Le Roi ſortit à ces mots ſuivi de ſa belle ſœur, de Parfait, de Liſimene, & de toute ſa Cour ; laiſſant Ambitieux ſeul avec ſa femme & ſon fils, ſe contentant d'ordonner qu'ils fuſſent gardés exactement en attendant que les équipages deſtinés pour les conduire à leur éxil fuſſent préparés. Mais à peine avoit-il fait quelques pas hors de la chambre, qu'on y pouſſa des cris effroyables : le Roi y rentra avec précipitation, & penſa y perdre la vie ; car Ambitieux, un poignard à la main, s'élançant ſur lui, alloit le lui plonger dans le ſein, ſi Parfait, qui étoit rentré auſſi ne ſe

fût apperçu assez tôt des mouvemens de ce furieux pour le prévenir, en se jettant entre le Roi & lui, & en lui retenant le bras. S'il mit ainsi obstacle à l'éxécrable dessein de ce scelerat, il ne put empêcher qu'en se rendant justice, il ne se perçât la poitrine du même fer qu'il avoit eu l'audace de lever contre son Maître.

Les cris qui s'étoient faits entendre avoient été poussés par la femme & le fils de ce Prince cruel, qui, dans l'excès de sa fureur les avoit immolés à son desespoir. Il alla tomber auprès d'eux; & malgré ce nouveau crime, le Roi ne laissa pas d'ordonner avec sa bonté ordinaire, que l'on les secourût: ç'en étoit fait de la Princesse & de son fils; mais quoiqu'il fût mourant, Ambitieux repoussa fiérement avec son poignard ceux qui osoient s'approcher de lui, &

regardant le Roi avec un air auſſi mépriſant que lorſqu'il le tenoit dans ſes fers: As-tu cru, foible Bon & Rebon (lui dit-il) que j'euſſe auſſi peu de cœur que toi, & me ſoupçonne-tu d'avoir à la vie un attachement aſſez lâche pour vouloir la conſerver en reſtant ton ſujet? Non, non, rends-moi plus de juſtice, & ne me crois pas l'ame ſi baſſe; je ne ſuis pas né pour t'obéir. Le trône ou la mort étoient mes ſeules reſſources; je perds l'eſpoir de régner, & puiſqu'enfin une fois dans ta vie tu as été aſſez prudent pour éviter les effets de ma juſte fureur, je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui de ſortir d'eſclavage, & je meurs content de ne laiſſer ſous ton pouvoir aucuns de ceux qui m'ont appartenu. Il ſembloit vouloir encore exaler ſa rage par d'autres diſ-

cours auſſi audacieux, lorſqu'il expira.

Quoique ce Prince criminel eût bien mérité ſa funeſte deſtinée, ce ſpectacle attendrit le cœur du Roi, qui ne le pouvant ſoutenir, ſe retira preſqu'auſſi touché du ſort de cette malheureuſe famille, que ſi elle n'avoit pas mérité ſon infortune. Mais ce mouvement de pitié ayant fait place à des ſoins plus juſtes, le lendemain fut employé ſans aucun retardement aux préparatifs du bonheur de Parfait.

Cependant Richarde étoit fort inquiéte de la façon dont ſon époux en agiroit avec elle, après ce qu'elle avoit fait contre lui; mais elle ſe raſſuroit par la connoiſſance qu'elle avoit de ſa bonté. Elle étoit dans cette incertitude, lorſqu'elle en fut retirée par l'ordre qu'elle reçut de le venir

trouver dans ſon cabinet.

Elle ſe jetta à ſes pieds en entrant, & eſſayant à ſe juſtifier, elle voulut nier qu'elle eût eu part au danger où il avoit été expoſé lorſque ce Monarque la releva : Vous pouvez tout eſperer de ma bonté, Madame, (lui dit-il) mais ç'en ſeroit trop que de compter ſur ma crédulité juſqu'à ce point ; je veux bien vous pardonner, & vous témoigner plus de ſenſibilité pour le plaiſir que vous m'avez fait en me donnant un azile dans le tems où j'étois infortuné, que je ne le veux être au ſouvenir de ce que vous avez fait contre moi. Cet unique motif m'empêche de vous punir, ni même de ceſſer d'être votre époux, quoique je n'aye pas l'intention de vous faire Reine ... vous ſeriez trop mal placée dans un rang ſi éloigné de celui où vous êtes née. Ne

vous offenſez pas de mes intentions (ajoûta-t-il) je ne vous fais point de tort ; puiſque demain je renoncerai moi-même à la ſuprême puiſſance, voulant deſormais vivre en ſimple particulier. Vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre de votre ſort, puiſque je vous traite comme moi-même, & que je ne conſerverai point un état au-deſſus du vôtre. Au reſte vous pouvez choiſir pour votre habitation celle des maiſons royales qui vous plaira le plus, vous y ſerez reſpectée, & il ne vous y manquera rien, non plus qu'à votre fille. Allez, retirez-vous, ſoyez prête demain & vous laiſſez conduire au lieu pour lequel vous vous ſerez déterminée. Et à l'avenir ne vous abandonnez plus à des paſſions ſi violentes, qu'elles vous auroient coûté la vie, ſi j'avois eu moins de bonté.

Richarde ſans oſer repliquer; reprit le chemin de ſon appartement, où elle rendit compte à Pigriéche de ce qui venoit de ſe paſſer. Ces créatures, qui un moment devant auroient regardé comme une grace fort grande celle d'être confinées dans une priſon perpetuelle, traiterent d'injuſtice manifeſte la douceur avec laquelle le Roi en agiſſoit à leur égard, & ſur tout elles étoient outrées de ſon abdication; car elles avoient prétendu tout au moins partager les honneurs du trône avec lui.

Quoi, vous ſouffrirez (diſoit l'impertinente Pigriéche) qu'on nous vole un rang qui nous eſt ſi bien dû, & que nous remplirions avec tant de majeſté: pour comble d'horreur (continuoit-elle) il faudra que nous voyions cette Liron, autrefois notre eſclave,

joüir avec l'ingrat Parfait des grandeurs dont nous ſerons privées. De plus, pouvez-vous douter que l'un & l'autre, n'obtiennent pas bientôt de votre imbécile époux que nous ſoyons renvoyées dans notre Déſert, ou peut-être qu'on nous ôte la vie? Ah ma mere! (s'écria-t-elle) ne laiſſons pas ainſi triompher nos ennemis, ayons plus de courage qu'ils n'en auroient à notre place & les prévenons.

J'y ſuis auſſi portée que toi, (reprit Richarde animée par la fureur de ſa fille) mais quel parti prendre en tout ceci? Vous êtes maîtreſſe de la vie de Liron, (répondit vivement cette abominable perſonne) que tardez-vous? allumez ſa bougie, & que cette torche fatale en éclairant les premiers pas qu'elle fera vers le trône, la précipite au tombeau.

Ce n'eſt pas le tout (ajoûta-t-elle) ſi vous avez du cœur, & que vous m'aimiez, vous êtes en état de me faire régner à ſa place; puiſque la coutume de ce Royaume nous eſt ſi favorable, que nous aurions grand tort de n'en pas profiter. Les filles qui ſe marient doivent comme vous ſçavez dès la veille de leurs nôces, ſe cacher à tous les yeux, ſous un voile qu'il n'eſt permis de lever que le lendemain de l'himenée; l'époux lui-même n'ayant pas le privilege de toucher à ce voile miſterieux, ſurnommé *la cappe modeſte*; il eſt même deffendu aux époux de ſe parler qu'après avoir paſſé la premiere nuit enſemble; vous voyez qu'il ſemble que tous les articles de cette cérémonie ayent été dictés par quelqu'intelligence qui nous protege & qui veille ſur nos deſſeins. J'avois dé-

ja profité au Deſert de ces heureuſes circonſtances ayant ſçu mettre à profit l'uſage du voile, ce qui m'auroit indubitablement renduë l'épouſe de Parfait, ſi je n'avois pas été enlevée ſous les habits de Liron au moment que nous allions entrer dans le Temple. Mais ſelon toutes les apparences, je n'ai pas ici un pareil contretems à craindre.

La veille de la cérémonie (pourſuivit cette pernicieuſe créature) vous n'aurez qu'à allumer la bougie, je m'introduirai adroitement dans la chambre de Liſimene, où je me cacherai, & lorſqu'elle ſera expirée, je porterai ſon corps dans quelque lieu ſecret, & je me mettrai dans ſon lit à ſa place, me revêtant dès le matin de ſes ajuſtemens, je ſerai conduite au Temple par ceux qui me prendront pour elle. L'exécution de

ce projet eſt très-facile, puiſque la Princeſſe doit être ſeule & s'habiller ſans être aidée ni vûë par aucune de ſes femmes.

Cette propoſition fit frémir Richarde, non point par l'horreur de l'action; car elle n'étoit pas capable de remords quand ſa fille ordonnoit : mais la crainte de l'événement la faiſoit balancer. Que me propoſe-tu, lui dit-elle, veux-tu courir à une mort aſſurée; peux-tu douter que quand le Roi & Parfait découvriront ce crime avec la ſupercherie qui l'auroit accompagnée, ils ne nous faſſent périr pour vanger la mort de Liron; les ſuites funeſtes de cette action ne devroient-elles pas t'en détourner? Bon, les ſuites, (reprit Pigriéche d'un air mocqueur) qu'en peut-il arriver? ils s'en prendront au Ciel, à la Terre, ils crieront,

ſe

se désespéreront, & se consoleront à la fin, tandis que Lisimene restera morte, & que je serai mariée. Ne connoissez-vous pas Bon & Rebon ? (ajoûta-t-elle) puisqu'il a eu la lâcheté de ne point punir Ambitieux, devez-vous craindre qu'il ait plus de courage pour nous faire du mal ; quant à Parfait, après que la chose sera faite, il faudra bien qu'il se console, & qu'il prenne son parti. Je lui dirai, pour achever de le tranquiliser ; qu'étant entrée par hazard dans la chambre de Lisimene, & l'ayant trouvée morte, j'ai cru pouvoir prendre sa place, puisque je suis après elle la plus proche héritiere du trône ; & que ce qui m'y a déterminée n'a pas été l'ambition ; mais l'amour que j'avois pour lui . . . il sera assurément très-flaté de cette preuve de ma tendresse ; car je l'ac-

compagnerai de careſſes ſi touchantes, qu'il ſera bien-tôt conſolé. Eh ! que ne peuvent pas les empreſſemens d'une jolie femme ſur le cœur de ſon époux : après tout, (dit-elle d'un air ſuffiſant) je ne penſe pas lui faire tort en me donnant à lui. Peut-il être dédommagé plus avantageuſement de ce qu'il aura perdu ? Et ne vaut-je pas mieux que ſa Liron ? Remarquez (pourſuivit-elle) qu'outre l'avantage que vous devez trouver à m'établir ſi convenablement, vous travaillez encore à votre propre établiſſement; car il eſt à préſumer que le Roi, après avoir perdu ſa fille, ne ſongera plus à abdiquer : & que de cette façon vous vous reverrez vous-même ſur un trône, que l'on ne veut vous ôter que pour le donner à cette odieuſe Liron. Remarquez, s'il vous plaît, que

quelque charme que la Couronne ait à mes yeux, je conſens, par conſideration pour vous, à n'en orner ma tête qu'après la mort du Roi. Puiſque Parfait eſt ſon heritier, je ne puis manquer de régner à mon tour. Et comme vous êtes ma mere, je veux bien avoir la complaiſance de vous laiſſer régner la premiere.

Quoique ce projet fût auſſi ridicule qu'il étoit criminel, Richarde, qui ne pouvoit rien refuſer à ſa fille, & qui d'ailleurs étoit ébloüie du brillant qu'on lui préſentoit, conſentit à tout.

Cependant Zulbach étoit auprès du Roi & du Prince; ſa joye de les revoir hors de tout péril étoit ſi vive, qu'il ne ſçavoit comment la faire éclater; & il leur étoit ſi attaché, qu'il ne ſe pouvoit réſoudre à s'en éloigner un inſtant. Sa fidelité éprouvée, lui

donnant une grande liberté auprès de ces Princes, il prit celle de leur demander par quel bonheur ils s'étoient sauvés de l'inondation ?

Comme Lisimene étoit mieux instruite des circonstances de ce prodige, que ne l'étoient son Pere & son Amant, ce fut elle qui lui apprit les bontés que les Nayades avoient euës pour elle jusqu'au moment où le Roi avoit été enlevé.

Au souvenir de mon Pere mourant, comme il me l'avoit paru, & entre les mains de ces barbares (continua-t-elle) je m'abandonnai au plus affreux désespoir ; & quoique je fusse environnée de Nayades qui s'empressoient à me consoler ; insensible à tous les soins que ces Nimphes prenoient pour me rassurer sur le péril où étoient le Roi & Parfait, je ne

pouvois goûter un moment de repos. Cependant malgré cette terrible ſituation, j'obéiſſois ſans réſiſtance à tout ce qu'elles m'ordonnoient: mais cette docilité venoit plutôt de ce que j'avois perdu la raiſon, que d'aucune eſperance qui me reſtât; & je paſſai ſans preſque ſçavoir ce que je faiſois, à travers les routes humides où elles me commanderent de ſuivre leurs pas: & de la Fontaine que les Nayades habitoient je me trouvai tout à coup au milieu de la Riviere qui coule dans cette Ville, ſur les bords de laquelle on devoit immoler mon Pere & mon Amant. Je crois que pour parvenir juſqu'ici nous paſſâmes ſous la mer; car j'entendois ſur ma tête un bruit épouventable, qui ne pouvoit provenir que des flots.

Enfin lorſque nous fûmes dans

la Riviere, & préciſément au moment que ces Princes alloient être livrés à la fureur des flâmes. Criſtaline ſouleva les eaux, qui ſe déborderent avec tant de rapidité, que tous ceux qui étoient venus pour voir le funeſte ſpectacle qu'Ambitieux préparoit au peuple, ne trouverent leur ſalut que dans une prompte fuite, laiſſant le champ libre aux effets de la bonne volonté de nos Protectrices, & aux eaux la liberté d'enlever les illuſtres Victimes que l'Uſurpateur avoit dévoüées à ſa cruauté.

J'eus tout le plaiſir de la ſurpriſe; car la généreuſe Criſtaline ne m'avoit point informée de ce qu'elle vouloit faire pour le Roi & pour le Prince, qui furent pouſſés par ces eaux & tranſportés dans la grotte où j'étois couchée ſur un lit de roſeaux, triſtement occupée à déplorer mon

sort & celui de ma famille infortunée, & sans qu'il me fût possible de me rassurer sur les promesses des Nayades, ni sur les espérances qu'elles me donnoient.

Il est inutile, sage Visir, (continua Lisimene) que je vous entretienne de la joye que me fit ressentir l'arrivée imprévuë des personnes qui me sont si cheres, & de celles qu'ils me témoignerent. Il me falut endurer un leger reproche de mes hôtesses sur le peu de confiance que j'avois paru avoir en elles: mais j'y fus peu sensible. Je n'étois touchée en ce moment que de mon bonheur, & je leur devois assez pour les écouter avec respect.

Ces Divinités bienfaisantes, après nous avoir gardés quatre jours, nous placerent enfin tous trois sur leur char, c'étoit le même où on nous vit arriver, & in-

terrompre la fête du vain tombeau qu'Ambitieux faisoit préparer à son Roi.

La Princesse finit ainsi, & Parfait souffrant impatiemment tout ce qui retardoit son bonheur, supplia Bon & Rebon d'abreger les cérémonies. Zulbach se chargea de les faire hâter après que le Roi en eut fixé le moment au troisiéme jour ; ce zelé Ministre n'en ayant pas demandé davantage pour faire exécuter les ordres qu'il recevoit.

Bon & Rebon publia dès le lendemain la nouvelle de cet himen tant désiré, & par les soins du Visir, le peu de tems que l'on avoit donné pour les apprêts de cette grande cérémonie, n'empêcha point qu'elle ne fût disposée avec beaucoup de magnificence.

Lisimene, dont le naturel étoit aussi enclin à la bonté que celui de

de ſon Pere, oubliant les traitemens cruels qu'elle avoit reçus de Richarde, la recevoit avec autant de douceur & autant d'égards, que ſi elle ne ſe fût point renduë indigne de l'honneur d'être ſa belle-mere, & ſi elle n'avoit pas joint à ſes injurieux procedés la plus déteſtable de toutes les trahiſons.

Cette femme impudente, étoit malgré cela aſſez téméraire pour ſe préſenter à toute heure dans l'appartement de la Princeſſe, où elle étoit accuëillie d'une façon qui auroit touché tout autre cœur que le ſien. Mais cette ame baſſe, loin d'être émuë d'aucune ſorte de repentir, imitant Ambitieux dans l'uſage qu'il avoit fait de l'indulgence du Roi, ne profita de la liberté qui lui avoit été accordée, que pour ſe gliſſer pendant que chacun étoit occupé aux prépa-

ratifs des nôces, dans un petit cabinet qui communiquoit à une gallerie peu fréquentée; & comme si tout eût été favorable aux desseins de ces Furies, la gallerie avoit aussi une communication à l'appartement de sa fille; elle ouvrit la porte de communication, parce que c'étoit par là que la perfide Pigriéche se proposoit d'emporter dans sa chambre le corps de la Princesse lorsqu'elle seroit morte, & de se mettre dans son lit à sa place.

Les mesures ainsi prises entre la mere & la fille, comme elles ne doutoient point du succès de leur déteſtable projet, elles attendirent le soir qui devoit précéder le mariage avec une impatience qui ne cédoit point à celle de Parfait. Il arriva enfin ce moment fatal, & Richarde qui s'étoit retirée de bonne heure, sous pré-

texte d'une légere indiſpoſition ; s'enferma dans ſon cabinet, où elle alluma la miſterieuſe bougie qui devoit être le terme des jours de Liſimene : après avoir fait cette horrible expédition, elle ſe coucha.

Quelque ferme qu'elle fût dans ſa réſolution, elle eut à peine vû le funeſte lumignon s'enflamer, qu'elle ſentit une ſecrette horreur, & un tremblement univerſel. Mais l'attribuant à l'incertitude de l'évenement, il ne lui vint pas le plus leger déſir d'éteindre la torche meurtriére, & l'agitation où elle ſe trouvoit ne l'empêcha point de s'endormir.

Maisce ſommeil ne calma point ſes inquiétudes, bien loin de cela, mille ſonges épouventables vinrent les accroître. Cette femme crut voir ſa chere Pigriéche expirante & entendre ſortir de ſa

bouche les reproches les plus ſanglans : *C'eſt toi mere indigne*, lui diſoit-elle, *qui me précipites au tombeau* ; il ſembla auſſi à Richarde qu'elle ſe ſentoit accablée ſous le poids du corps de ſa fille, qui ſe jettoit ſur elle avec fureur.

Ce ſonge fit une telle impreſſion ſur ſes ſens, qu'elle ſe réveilla & courut voir en quel état étoit ſa bougie, appréhendant que quelque accident imprévu ne l'eût éteinte : mais elle trouva qu'elle brûloit auſſi bien qu'elle le pouvoit déſirer, étant preſque conſommée.

Richarde reſta pour la voir finir, & lorſqu'elle la vit abſolument fonduë, elle en jetta le reſte à terre, éteignant le lumignon ſous le pied, en diſant les paroles que la Magicienne lui avoit recommandées :

Malheureuſe, s'écria cette abo-

minable femme avec un transport de joye, *j'ai enfin le plaisir de voir la fin de ton odieuse vie.*

A peine cette action inhumaine fut-elle finie, que Richarde se sentit frapée d'une terreur soudaine, elle crut entendre un cri & une voix effroyable qui lui disoit *Ah miserable mere! qu'as-tu fait?* à ce cri elle s'enfuit & alla toute troublée se jetter dans son lit, où il lui fut impossible de trouver un moment de repos: elle croyoit Lisimene morte, & le mal étoit sans remede. Mais cependant loin de considerer cette action avec les yeux de complaisance dont elle l'avoit regardée jusques là, elle commença à en envisager toutes les consequences, les suites d'un crime si affreux lui causoient une juste épouvante, sans qu'elle fût accompagnée d'aucun remord; malgré cela

elle ne laiſſoit pas d'être tourmentée interieurement, & elle ſe reprocha plus d'une fois d'avoir trop écouté la paſſion de ſa fille. Mais ces inquiétudes furent ſuſpenduës de tems en tems par la joye que lui donnoit l'eſperance de voir dès ce jour Pigriéche femme du Prince Parfait.

Ce jour qu'elle ſouhaitoit ſi ardemment parut enfin, & il la trouva dans cette alternative d'effroi & de ſatisfaction. Mais le bruit des inſtrumens, qui par leurs fanfares invitoient le peuple à un ſpectacle ſi generalement déſiré, détermina enfin ſon cœur à la joye: elle s'y abandonna entierement, en penſant que tous ces préparatifs combleroient bientôt de gloire ſa fille & elle.

Comme Richarde n'étoit pas Reine, qu'elle n'avoit aucun rang, & que ſes crimes étoient publics,

elle fut excluë de l'honneur d'aller au Temple assister à l'auguste cérémonie qui devoit unir ces deux Amans. Ce n'est pas qu'elle n'eût bien eu l'audace d'en demander la permission ; mais elle lui avoit été refusée. Cependant, comme le Roi souffroit plus, quand il étoit forcé de ne pas accorder ce qu'on lui demandoit; que ceux qui essuyoient ses refus, il permit pour la consoler que l'on pratiquât une niche, dans laquelle de derriere une jalousie, elle & Pigriéche pouvoient voir la fête sans conséquence & sans être vûës.

Richarde profitant de cette condescendance, fut se placer dans le lieu qui lui étoit préparé au moment que les heureux époux entrerent où les Sacrificateurs les attendoient. Ceux qui conduisoient l'épouse du Roi à la

place qui lui avoit été destinée ; ayant reçu de leur Maître des ordres très-précis de ne pas manquer d'égards pour elle, crurent lui faire beaucoup de plaisir de s'empresser à lui proposer d'aller chercher Pigriéche, afin qu'elle vînt partager avec elle le plaisir que ce pompeux spectacle donnoit à tout l'Etat. Mais Richarde, qui savoit les raisons qui devoient empêcher sa fille de se montrer, répondit que tous ces empressemens étoient inutiles, & que Pigriéche qui étoit incommodée, ne se soucioit point de voir cela.

Comme on s'embarrassoit peu d'elle, on n'insista pas davantage, & on n'en parla plus. Richarde fut seule voir une fête qui lui causoit tant d'impatience & tant d'inquiétude, & qui lui coutoit tant de crimes.

La joye qui brilloit sur le vi-

ſage de Parfait, & la démarche aſſurée de ſon épouſe, parurent à Richarde une preuve certaine que ſa chere Pigriéche n'avoit été ni ſurpriſe, ni interrompuë dans l'éxécution de ſon projet.

Le Roi, qui étoit arrivé le premier, s'aſſit ſur un trône tout brillant d'or & de pierreries, & lorſque ſa fille entra accompagnée de ſon Amant, & couverte de ſon voile blanc, il leur fit ſigne d'approcher, ſe levant pour leur faire place.

Ce fut en ce moment que Richarde ſe livra entierement à la douceur de voir Pigriéche où elle la ſouhaitoit avec tant d'ardeur, regardant ce jour comme le plus heureux de ſa vie. Elle vit finir la cérémonie avec des raviſſemens conformes à la tendreſſe qu'elle avoit pour cette fille.

Ma chere Pigriéche eſt donc

Reine, (se disoit-elle) & rien ne pourra desormais troubler notre bonheur ; quoique cet himen soit le fruit d'une supercherie, (ajoûta-t-elle) je connois trop la probité du Roi, pour n'être pas persuadée qu'il se fera un devoir de maintenir ma fille dans les honneurs où son industrie vient de l'élever.

Cependant au travers de ses transports Richarde ne pouvoit s'empêcher de se faire quelque reproche sur ce qu'il lui en coûtoit : mais loin de s'y arrêter, elle rejettoit ces inquiétudes sur la peine que cette cruelle surprise alloit faire à tout l'Etat, au Roi, & à Parfait, qu'elle avoit la bonté de plaindre un peu, admirant la générosité de son propre cœur qui la faisoit compatir aux chagrins de ses ennemis à son préjudice.

Lorſqu'on fut ſorti du Temple Richarde, au comble de ſes vœux, ſe retira dans ſon appartement pour y attendre tranquilement le dénouëment de cette affaire.

Le jour ſe paſſa ſans qu'elle entendît aucun tumulte qui lui pût faire connoître que ce crime fût découvert; les cris de réjoüiſſance qui retentiſſoient de toutes parts, lui étoient de ſurs garans que tout alloit bien, ce qui la raſſuroit entierement.

Le ſoir étant arrivé, la mariée, ſuivant la coutume du païs, ſe retira & ſe coucha ſans le ſecours de ſes femmes, & ſans ôter ſon voile; Parfait entra auſſi dans la chambre nuptiale ſans ſuite & ſans cérémonie. Pour ſatisfaire aux loix de leur nation, ces Amans n'appellerent en une ſi charmante occaſion d'autre témoin que

l'Amour, qui les dédommage avec uſure de toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes avant que d'arriver à un ſi heureux moment.

Cette nuit délicieuſe étant finie, le miſtere du voile finit auſſi, & au retour du jour, Liſimene diſpenſée de l'obligation de ſe cacher, reçut le Roi à viſage découvert, ainſi que toutes les perſonnes deſtinées à la ſervir, qui s'empreſſerent à remplir leur miniſtere.

La Princeſſe ſe trouvant en état de paroître, ſon premier ſoin fut d'aller ſaluer Richarde, perſuadée qu'elle devoit cette ſorte d'égard à la femme de ſon pere.

Le bruit qui accompagne ordinairement de ſemblables viſites, ayant annoncé à l'épouſe du Roi celle qu'elle alloit recevoir, & ne doutant point que ce ne fût

Pigriéche, elle accourut au devant de Liſimene. Mais quelle fut ſa ſurpriſe! quand au lieu de ſa fille qu'elle croyoit encore voilée, elle vit paroître la Princeſſe, qu'une joye vive rendoit plus belle & plus brillante qu'elle n'avoit jamais été.

Liſimene ne conſiderant plus en Richarde la baſſeſſe de ſon origine, ni celle de ſon ame, & n'y voyant qu'une belle mere [titre qui la lui rendoit reſpectable, malgré les vices affreux dont elle n'avoit donné que trop de preuves] s'avança avec reſpect vers elle, comptant en recevoir les embraſſemens, qu'elle en devoit attendre dans cette occurrence; quoiqu'elle fût bien perſuadée que cette femme ne la haïſſoit pas moins qu'auparavant: mais elle croyoit, que contrainte à déguiſer ſa haine, elle recevroit du

moins avec un exterieur reconnoiſſant une démarche qui l'honoroit ſi fort. Auſſi fut-elle extrémement ſurpriſe lorſque Richarde l'ayant conſiderée, au lieu de la reception qu'elle auroit naturellement dû faire à une ſi grande Princeſſe, recula avec horreur, en jettant un cri effroyable: *Que vois-je!* s'écria-t-elle, *A ma chere Pigriéche où es-tu?*

A ces mots, repouſſant Liſimene avec fureur, elle courut à la chambre de ſa fille, & ouvrit avec précipitation le pavillon qui entouroit ſon lit, en l'appellant d'une voix que l'agitation où elle étoit rendoit effroyable. Mais quelle fut ſa douleur, de trouver celle qu'elle cherchoit ſans vie & métamorphoſée en ſtatuë de charbon; ſon corps étant du moins auſſi ſec & auſſi noir. Ah malheureuſe que je ſuis! (s'écria cette

mere désolée à la vûë d'un spectacle si terrible) Ma chere fille ! je n'en puis douter, c'est moi qui t'ai privée du jour... Perfide Magicienne ! (ajoûta-t-elle) tu m'as perduë. En finissant ce discours elle se jetta sur les restes affreux de Pigriéche, & la rage la suffoquant, elle perdit la parole avec la connoissance.

Lisimene surprise de la brusque & extravagante reception de sa belle-mere, n'avoit pas laissé de la suivre avec toute la Cour qui l'accompagnoit, ne pouvant comprendre d'où provenoit un accès qui paroissoit tenir de la folie, & voulant en voir la fin, elle trouva Richarde sans mouvement, tenant sa malheureuse fille entre ses bras.

La Princesse ne comprit rien d'abord à tout ce qu'elle voyoit, & il ne lui entra pas même dans

l'esprit, que ce corps noir & brûlé qui s'offroit à ses yeux, fût celui de sa plus mortelle ennemie, quoiqu'elle en reconnût tous les traits; mais enfin se rappellant ce que la mere & la fille, aussi méchantes l'une que l'autre, avoient tenté pour la perdre; sur-tout, le voyage que cette vieille mégere avoit fait chez la Magicienne du Désert, d'où elle avoit rapporté la bougie funeste; elle comprit alors que Richarde l'avoit voulu employer pour la faire périr, ne douta pas que les Nayades l'ayant changée contre celle qu'elles lui avoient donnée à mettre à la place, sa fatale vertu n'eût agi sur Pigriéche, & ne lui eût fait souffrir à elle-même la mort qu'elles lui destinoient.

Cependant, le Roi averti de cet accident [dont il ne pouvoit imaginer la cause] se rendit au

lieu

lieu où ce malheur venoit d'arriver ; & quoiqu'il n'eût dû avoir que des ſentimens d'éxécration pour la mere & pour la fille, il ne crut pas devoir refuſer une viſite à ſa déloyale femme dans l'état où elle étoit.

A peine eut-il jetté les yeux ſur le corps de Pigriéche, qu'il fut au fait du deſeſpoir de Richarde. Quoique ce généreux Prince dût être rebuté d'avoir toujours été ſi bon, il le fut encore aſſez pour être touché d'un ſpectacle qui auroit trouvé inſenſible tout autre cœur que le ſien.

Mais il ne l'étoit jamais pour les malheureux, & non content de plaindre ſa femme, il n'oublia rien pour retirer de ſon évanoüiſſement une ſcelerate qu'il auroit dû faire étouffer. Je ne ſçai pas même ſi ſa compaſſion ne fut point juſqu'à plaindre Pigriéche,

ſans comprendre rien à ſa noire métamorphoſe. Richarde reprit enfin l'uſage de ſes ſens, & ſe trouvant dans les bras ſecourables de ſon trop généreux époux ; bien loin d'être touchée de tant de bonté, elle le repouſſa avec fureur : *Te voila vangé*, lui dit elle, *& je ſuis punie de tous mes crimes.*

Bon & Rebon, qui crut que ce diſcours ne ſignifioit rien autre choſe, ſinon que la mort de la fille avoit tourné la tête à la mere, oubliant des actions qui méritoient que cette créature fût auſſi malheureuſe qu'elles l'avoient renduë coupable, s'empreſſoit bonnement à la conſoler, l'aſſurant qu'il avoit oublié le paſſé, & que pour adoucir la douleur que lui cauſoit la perte qu'elle venoit de faire, il auroit pour elle plus de bonté que jamais ; enfin qu'il ne négligeroit rien de

tout ce qui pourroit effacer de son esprit le souvenir de ses malheurs. Mais Richarde, que la perte de tout ce qu'elle avoit eu de cher au monde, jettoit dans le dernier accès du desespoir & de la fureur, plus irritée que reconnoissante, paya le Roi de son compliment, suivant le mérite de sa puérile bonté.

Tu ne me connois pas encore, foible Monarque (dit-elle à son époux avec des mouvemens de rage qui faisoient trembler les spectateurs) tu ignores tous mes crimes; (ajoûta-t-elle) mais puisque j'ai eu le malheur de ne pouvoir consommer celui que j'avois médité, je veux du moins me donner la satisfaction de te l'apprendre, & de t'assurer que la seule consolation que je pourrois recevoir dans l'état où je suis, ce seroit d'avoir la douceur de recommencer à tourmenter, toi, ta fille, & ton gendre. Alors elle lui fit le détail de tous ses crimes, n'oubliant pas sur tout celui du funeste attentat de la bougie qui lui avoit

coûté ſa trop chere Pigriéche. Mais j'ai été toujours malheureuſe (continua-t-elle) & je n'ai jamais rien entrepris contre ta fille qui ne ſoit devenu fatal à la mienne ; me voilà enfin parvenuë à m'en priver, par la même voye que je croyois prendre pour l'élever au trône, il eſt tems de la ſuivre ; & je veux enfin te rendre un ſervice important en t'épargnant la peine de me punir, ou la honte de me pardonner. A ces mots cette furieuſe voyant une fenêtre ouverte, s'élança à travers.

Comme le récit de tant de noirceurs avoit rendu les ſpectateurs immobiles, elle ne trouva aucun obſtacle à la juſtice qu'elle ſe vouloit rendre ; le Roi cria en vain qu'on la ſecourût ; & d'ailleurs quels ſecours auroit-on pû lui donner, le lieu d'où cette enragée venoit de ſe précipiter étoit ſi élevé, qu'elle ſe briſa au point, qu'à peine ſon corps pouvoit-il paroître avoir été un corps humain.

Malgré toutes les horreurs dont Richarde venoit de ſe déclarer coupable, le Roi fut touché de ſa mort : mais comme ce trait de compaſſion ne venoit que

de la trop grande bonté de ſon naturel ; ce tendre mouvement fut bientôt paſſé, & il ſe crut même obligé de rendre grace au ciel, qui l'avoit délivré de ſes dangereuſes ennemies.

Toute funeſte que cette cataſtrophe avoit été, elle ne fut pas capable d'interrompre un ſeul inſtant la joye publique & les tranſports de nos jeunes époux.

On renferma promptement dans le même tombeau Richarde & ſa fille, & ces deux monſtres qui furent inhumés ſans pompe, furent ſi promptement oubliés, qu'en moins de quatre jours on ne ſe ſouvint pas plus de ces mégeres, que ſi elles n'euſſent jamais exiſté.

Cependant, malgré les inſtances de Parfait & de Liſimene, le Roi dégoûté de la puiſſance ſouveraine, la leur remit entre les mains, & renonça ſans regret à des grandeurs qui lui avoient attiré des malheurs ſi terribles, qu'il ne lui avoit pas falu moins que la protection des Nimphes Aquatiques pour ne pas ſuccomber.

Il choiſit pour ſa retraite un Château peu éloigné de la Ville Royale, invitant

tendrement ſes enfans à lui donner la ſatisfaction de les voir ſouvent. Ils n'avoient pas beſoin de cette invitation pour s'acquiter avec joye de ce juſte devoir, & pour ſe rendre dignes de ſes bontés.

Non ſeulement le nouveau Roi alloit ſouvent prendre les avis de ſon beau-pere ſur la façon de gouverner, mais encore il y alloit pour joüir de la douceur de ſon entretien, & la Reine ſon épouſe l'accompagnoit à ſes voyages.

Ce jeune Monarque réuſſit bientôt à ſe faire conſiderer comme le modéle des Rois; joignant à la douceur de Bon & Rebon l'art de ſe faire craindre, de ſe faire reſpecter, & de ſe faire aimer autant qu'il étoit craint.

Parfait & Liſimene firent long-tems les délices de leur Royaume, où ils n'oublierent pas, comme on peut croire, de donner aux Nayades & aux Gnomides leurs bienfaitrices des témoignages de la plus vive reconnoiſſance, en élevant des Temples aux unes & aux autres; & en faiſant inſcrire dans les Faſtes de l'Empire tout ce qui pouvoit ſervir à rendre

leur mémoire immortelle & la faire passer jusqu'à notre siécle.

Fin de la cinquième & derniere journée des Nayades.

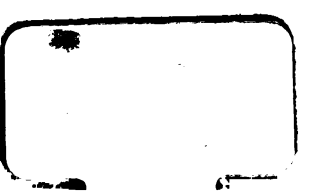
Monsieur de la B... ayant ainsi terminé son Histoire, Mademoiselle de Robertcourt pensa l'étouffer de caresses, pour lui témoigner sa reconnoissance ; mais la judicieuse Parente en modera l'excès, en le lui faisant remarquer.

Elle rendit grace à son tour à l'Historien, & lui fit un compliment sur l'extrême complaisance qui lui avoit fait employer cinq jours à une occupation qui n'étoit peut être pas trop de son goût.

J'ai déja eu l'honneur de vous assurer, Madame (lui dit-il) que ce récit ne m'a pas fait moins de plaisir qu'à Mademoiselle, & je crois que nous ne pouvons mieux employer le tems qui nous reste qu'à ces innocens amusemens. Je suis d'avis que nous nous arrangions pour n'en pas manquer tant que la traversée durera. J'espere que quelques-uns de mes Auditeurs voudront bien me relayer demain, & je ne refuse pas de reprendre la place dans la suite.

La jeune personne, ravie de l'entendre parler de la sorte, demanda avec la vivacité qu'on a d'ordinaire à son âge pour ce qui plaît, qui seroit celui qui prendroit l'emploi ? Ce sera moi, Mademoiselle, reprit M. de Saint.. Capitaine en second de M. de la B...) c'est à moi que ces

honneur eſt dû ; je vous donne rendez-vous ici demain à pareille heure : je ſçai un Conte charmant, & je me flatte que vous ne le trouverez pas inferieur à ceux que vous avez entendus ; il a pour titre *l'Empire du tems & le pouvoir de la Patience.*

Cette promeſſe & le nom du Conte, excita la curioſité de la petite perſonne ; elle auroit prié le Seigneur Capitaine de le commencer ſur l'heure. Mais la Parente qui s'en apperçut la prévint en ſe levant promptement : il eſt tems d'aller reſpirer la fraicheur en attendant le ſouper, (dit-elle) Mademoiſelle de Robertcourt la ſuivit à regret, & lorſqu'elle fut en liberté avec Mademoiſelle de Chon, elle l'engagea à l'en dédommager, il en coûta quelques petits Contes à cette perſonne. Le lendemain auſſitôt l'heure marquée, elle obligea ſa Parente à ſe rendre à l'aſſignation. Lorſque tout le monde fut arrivé, que chacun eut pris place, & que M. de Saint . . . eut connu que l'on étoit diſpoſé à l'écouter, il ne laiſſa pas languir ſon auditoire dans une longue impatience ; & ſans préambule, adreſſant la parole à l'aimable Robertcourt, comme à celle qui prenoit le plus d'interêt à ces Contes, il lui dit ce qui ſuit.

920722